

# SERAING, OUGRÉE, JEMEPPE au passé

Dépôt: Ougrée 1

Trimestriel: n°8 - 1996 100 F.

éd. resp. Luce Minet

4102 Seraing

*Avec l'appui de l'Administration communale de Seraing*

## *Souvenirs des années 30 - 50 : la sidérurgie, des femmes au quotidien, le fort de Boncelles*



Ougrée-Marihaye: Fabrique de fer, 1905 (photo L. Deward)

## Les rendez-vous de la mémoire de Seraing

Organisé par la Maison des Jeunes du Haut-Pré et la Revue "Seraing, Ougrée, Jemeppe au passé"

lieu: Centre Delbrouck (anc. Rialto), rue Delbrouck, 40, Ougrée-Seraing.

---

---

### **SAMEDI 12 OCTOBRE 1996 THEATRE**

15 h : *NI VOUS SANS MOI, NI MOI SANS VOUS*, pièce de théâtre tirée d'un écrit de Paul Biron (Sérésien d'origine, connu pour sa série des *Mononke*). Elle est présentée par le Théâtre Mirage.

17 h : *LE TRESOR D'ADRIEN*, pièce de théâtre-action créée par la Compagnie du Pain Perdu, à partir d'une nouvelle de Luce Minet et de souvenirs de vieux Sérésiens. L'histoire s'inspire de la vie d'un Sérésien ayant travaillé à Cockerill.

### **MERCREDI 23 OCTOBRE 1996 HISTOIRE/MEMOIRE-THEATRE**

16 h : Au n° 10, la revue s'arrête, au regret de ses lecteurs. Peut-être existe-t-il une alternative? C'est le moment pour les passionnés du passé de Seraing et les amis de la revue de se rencontrer pour envisager de créer une association: qui collecterait des documents, des témoignages, des articles (en liaison avec l'Institut d'Histoire Ouvrière, Economique et Sociale); qui les publierait; qui aurait une activité en direction des écoles; qui organiserait des conférences et des expositions, etc.

18 h : *SADI HOZETES*, pièce de théâtre en wallon créée en 1993, écrite par Albert Maquet (a vécu à Ougrée, vice-président de la Société de Langue et de Littérature wallonnes, professeur honoraire de l'Université de Liège). Le wallon est très pur, très vivant. La pièce est produite par le Théâtre Universitaire Liégeois.

---

### **EXPOSITIONS:**

- "Travail et Société dans la région de Seraing d'hier et aujourd'hui", proposée par l'équipe Mémoire Ouvrière de Seraing.
  - Des tableaux de peintres locaux sur l'ancien Seraing.
- 
- 

Résumé de *Ni vous sans moi, ni moi sans vous*: Un cadre perd son emploi à un âge où il a peu de chance de retrouver du travail. Désespéré, il entame un voyage initiatique au cours duquel il retrouve ou découvre dans un monde imaginaire des valeurs humaines comme l'accueil chaleureux dans une famille, etc.; il parvient à puiser en lui des raisons de vivre en se passionnant pour des activités culturelles.

Résumé du *Trésor d'Adrien*: Adrien, un sidérurgiste réduit au chômage, se suicide. Une aide-soignante qui l'a assisté dans ses derniers jours, mène l'enquête pour comprendre les raisons de son geste. L'enquête nous conduit aussi bien dans les méandres de la vie quotidienne que dans le passé de Seraing. Le passé rejoint le présent: des jeunes d'hier et d'aujourd'hui se rencontrent. C'est avec humour et émotion que certaines valeurs du passé se comparent avec certaines valeurs actuelles. Des scènes du passé sont interprétées par de jeunes Sérésiens.

Résumé de *Sadi Hozètes*: Le sujet est simple: un vieil homme, égoïste, replié sur lui-même et d'humeur maussade; la mort d'une voisine le fait réfléchir Ó la destinée humaine, et le voilà qui devient tolérant, plein de compréhension pour les autres.

P.A.F.: 100 francs par représentation, 250 francs pour les deux jours. Chaque représentation dure environ une heure.

# La sidérurgie

(première partie)

*Ce dossier ne donne qu'un petit aperçu de l'activité passée en sidérurgie. Il a été réalisé avec l'aide de la Maison de la Métallurgie, de l'A.D.A.C. (Association des Anciens de Cockerill) et de plusieurs Services de Cockerill.*

## **Souvenirs de Jean Nils, chef de service à Cockerill**

*Jean Nils, né en 1901, a débuté en 1920 à Cockerill comme aide dessinateur. Il termine sa carrière en 1967 comme chef de service attaché à la direction générale de Cockerill. En 1969, il raconte son expérience dans un texte fort intéressant de 80 pages, intitulé "Au soir de ma vie", qui nous a été transmis par son fils, Jean-Jacques Nils. Nous vous en proposons quelques pages.*

[...] Les moyens mis à notre disposition par nos industriels ne nous permettaient pas de faire mieux. Au cours du siècle qui a pu être, dans sa seconde moitié, un temps d'essor prodigieux, nous assistons, pour ainsi dire en spectateur, à la révolution technique.

C'est pourquoi on se demande s'il se présentera encore des lecteurs pour perdre leur temps avec les récits d'une vie toute simple, toute faite de droiture et de travail. Nous l'écrivons quand même, il se trouvera bien l'une ou l'autre personne qui prendra plaisir à revivre de vieux souvenirs.

En 1920, à la demande de mon père, surveillant au Service des transports de l'aciérie Cockerill, M. Houbaer, ingénieur, Chef de service, m'engagea comme aide dessinateur. [...] L'atmosphère y était excellente et je fus reçu avec cordialité. Pendant cinq ans, je m'y dévouai avec application, tout en allant à l'école industrielle de Seraing. [...] Enfin, en juillet 1925, [...] je quittai Cockerill et m'en allai travailler à la Marine (en France, NDLR) où on m'attribua le poste de technicien au train à tôles. [...] Fin juin (1927), je trouvai dans mon courrier une lettre de M. Houbaer dans laquelle il m'informait qu'un contremaître du train à tôles était décédé et qu'il m'offrait le poste. [...] En juillet 1927, je commençais une carrière qui allait durer quarante ans et me conduire au grade de Chef de service, à l'âge de quarante-sept ans. [...]

Ma mémoire me fait revivre mes premières journées à Seraing où je devais prendre contact avec ceux qui allaient devenir mes compagnons de travail. C'était simple, le tour en fut vite fait, il y avait en premier lieu M. Muller, contremaître en chef, MM. Ledoseray et Lawabrée, contremaîtres. Tous avaient dépassé largement la cinquantaine, et parmi le personnel ouvrier, la majorité était du même âge. De quelque côté que l'on se tourne, on trouvait toujours des chevronnés du travail, habitués aux longues journées d'avant-guerre. Les vieux ouvriers m'en imposaient par leur connaissance du métier, leur habileté, leur tour de main. Mes premiers jours furent pénibles. J'étais un peu perdu devant la complexité des installations [...].

En 1928, un triste événement arriva: M. Muller, atteint du diabète, décéda. Il fallait le remplacer et M. Houbaer me désigna – contre l'avis de mon chef de fabrication, M. Pagnoul, qui, approchant de la soixantaine, me trouvait trop jeune –, mais M. Houbaer ne fut pas de cet avis et il me confia le poste. A vingt-six ans, je considérais cette affaire comme un brillant succès. J'avais pour mon Chef de service un respect, une gratitude infinie et, de ce fait, un dévouement sans borne à sa personne. [...] Quelques mois après ma nomination, M. Houbaer engagea un ingénieur pour s'occuper de la nouvelle installation. M. Bersoux, originaire de Houdeng-Goegnies, ingénieur de Mons, se présenta à son chef de fabrication, puis vint faire ma connaissance sur les taques. Il était jeune, environ trente ans, beau garçon, bien bâti, jovial, il me tendit la main si cordialement que je fus conquis. Ce fut le début d'une longue collaboration, elle devait durer trente-cinq ans et nouer entre nous des relations plus qu'amicales. Mais, bien qu'étant liés entre nous, je le respectais au point que je n'avais jamais pu le "tutoyer". [...]

Bientôt le montage (de la nouvelle installation) eut lieu. La fonderie et les ateliers fournissaient le tout, les cages, les planeuses, le four à recuire, les cisailles, les refroidisseurs, la cisaille des rives, l'installation électrique et les passerelles, le tout impeccablement neuf, formait un ensemble parfait. Nous avons suivi ce montage pièce par pièce, nous connaissions le dernier boulon de notre montage. [...]

L'inauguration eut lieu au mois de mai 1930. Quand on repense à tout cela à l'heure actuelle et que l'on voit la transformation profonde de toute l'industrie, on ne s'étonne pas que les laminoirs, qui passaient pour modernes en ces temps-là, soient tous déclassés. Les petits trains, le train de 600, la tôlerie, la fonderie Thomas, les parachèvements sont fermés. Pour ne parler que de la tôlerie, la production se montait à environ 3.500 tonnes par mois, tandis que Ferblatil produisait à lui seul 60.000 tonnes. En 1931, notre chef de fabrication vint à mourir. Tout naturellement, M. Bersoux lui succéda et nous eûmes le contrôle de toute la

fabrication, la comptabilisation et les inventaires. Nous établissions les comptes de fin de mois; en deux heures de temps, aidés par une machine à calculer, nous avons terminé les comptes. [...]

Le 30 juin 1933, un grand événement se produisit, M. Tonneau, Directeur de la Métallurgie, prit sa retraite. M. Houbaer, son gendre, le remplaça. M. Emmanuel Greiner fut nommé Ingénieur en chef de la division métallurgique et M. Bersoux Chef de Service des Laminaires. M. Pieltain, Ingénieur aux petits trains, prit la charge de la tôlerie. Il était de petite taille, n'avait jamais travaillé au train à tôles. Il arriva chez nous plein d'appréhension et malgré que je lui aie dit tout ce qu'il devait savoir, il n'avait pas confiance, il ne me considérait pas comme son bras droit. Nos relations demeurèrent plutôt distantes: pour ma part, je m'efforçais d'être irréprochable dans mon métier. De son côté, il tenait beaucoup à ce que je ne sorte point de mes attributions. Le travail continuait, nous avons reçu une commande de 1.000 tonnes de tôle navales, réception Lloyd's, pour le chantier d'Odensee (Danemark). Cette commande fut exécutée suivant la coutume, en acier effervescent 41/50 kg. Depuis toujours, on fabriquait ces aciers en cette nuance, ce que personne, à l'usine, ne mettait en cause. Le réceptionnaire du Lloyd's ne vérifiait pas les essais, acceptait traditionnellement l'affaire. Il faut vous dire que les essais étaient toujours pris en tête du lingot, par conséquent, présentaient une résistance de 41 kg minimum. On sut plus tard que si on prenait les essais en pied du lingot, on avait des résistances inférieures à 7 kg par rapport à la tête. Mais le contrôle à Odensee ne laissa pas de doute: la commande fut rebutée pour résistance trop basse. On recommença la commande en s'efforçant d'ajouter quelques kilos à la résistance, mais toujours en effervescent, et de nouveau on rebuta, à Odensee, les tôles trop faibles. Cette affaire fit du bruit. Une enquête du Lloyd's eut lieu, M. Pieltain, responsable de la section, fut limogé. Bien entendu, la direction le plaça aux tôleries Delloye-Mathieu, mais il fallait une sanction et M. Pieltain en fit les frais.

Nous étions en 1934, au mois de juillet. M. Bersoux, d'accord avec M. Houbaer, me nomma Chef de Fabrication. [...]

### **Chef de fabrication**

La responsabilité qui m'incombait m'était clairement indiquée par les impératifs de chaque chose. Je devais d'abord faire en sorte que mon travail donne le moins de soucis possible, je devais me donner tout entier à mon oeuvre qui était, bien simplement, de décharger M. Bersoux de devoir penser à la tôlerie. Son travail était dur, pénible, je connaissais déjà grâce à lui toute la filière des travaux pour le dispenser d'en encore s'en occuper. Je devais ensuite veiller à un point très important: M. Emmanuel Greiner, qui était très autoritaire et agressif, bouleversait tout le train-train des anciennes habitudes. C'est ainsi qu'il avait deux ingénieurs stagiaires se baladant dans toute la division et lui rapportant tout ce qui s'y passait. Evidemment, les deux ingénieurs en question étaient très jeunes, ils rapportaient des choses inexactes; cela n'empêchait pas la visite de l'Ingénieur en Chef, qui trouvait toujours une peccadille à vous reprocher. Enfin, chaque fois qu'il venait, on se réjouissait de le voir partir. En ce qui concerne M. Houbaer, sa visite me faisait toujours plaisir, il m'adressait la parole d'une manière tellement courtoise et tellement encourageante que vous auriez fait n'importe quoi pour lui être agréable. [...]

(Mon père) mourut un jour matin, sans avoir repris connaissance; mon frère aîné était avec moi, nous pleurâmes longtemps celui qui venait de s'en aller pour toujours. Ma femme, qui aimait beaucoup mon père, en fut frappée et je me demandais si cette disparition n'allait pas lui donner un coup mortel. Je ne me trompais pas, la situation était devenue dramatique et le voile qui me cachait la vérité se déchira tout à coup. J'étais atterré, je voyais nettement la séparation inévitable, toute proche. J'étais épouvanté devant cette révélation. Les derniers moments furent atroces. Elle décéda le 4 août. Cette année 1936 fut pour moi une année maléfique. J'étais épuisé, à bout de nerfs: on me permit d'aller me reposer à la campagne, ma mère et mon plus jeune frère vinrent habiter chez moi. Malgré tout, le travail reprit le dessus, je me consacrais tout entier à l'usine, me jetant tête baissée dans mon travail. La vie me paraissait petit à petit adaptée aux contingences actuelles. Les plaies de mon coeur se cicatrisaient, ma mère y était pour beaucoup, ma pauvre maman faisant semblant d'oublier son deuil, était toujours souriante et quand je rentrais de l'usine, elle me racontait tout ce qui s'était passé, souvent avec une verve bien à elle. [...]

### **La grève de 1936**

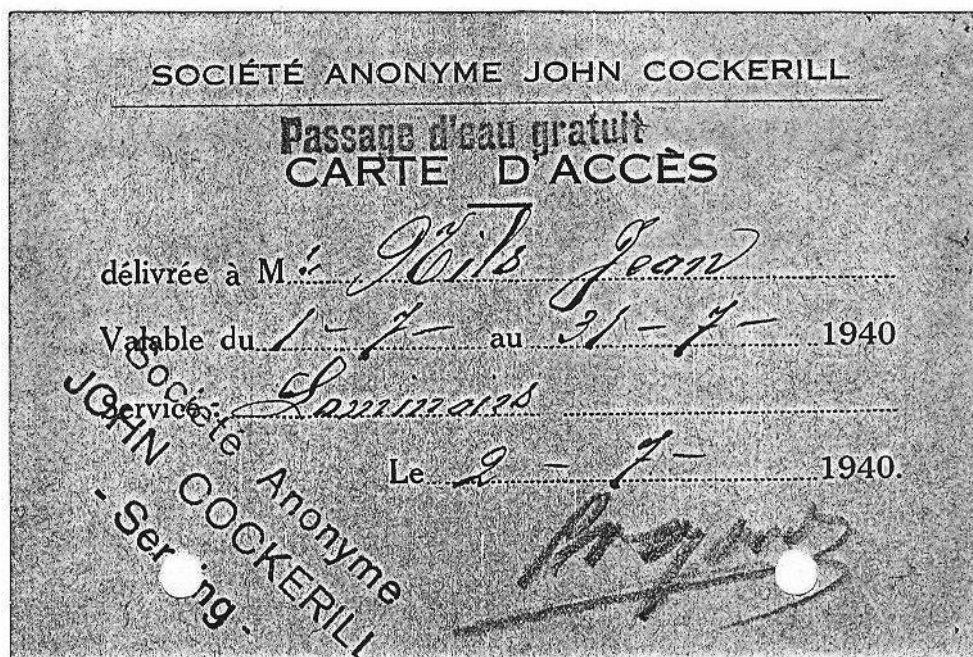
Depuis la fin de la guerre, les longues journées de travail avaient vécu et étaient parties en fumée... Huit ans après la reprise, une revendication nouvelle prit naissance. (Alors), devant le refus des autorités, les syndicats déclenchèrent la grève générale, qui fut suivie par tous les hommes, sans aucune exception. Que demandait-on ? C'était bien simple, bien modeste: ils réclamaient 6 jours de congé payés. Une grande effervescence régna, les gendarmes s'en mêlèrent, des émeutes eurent lieu, il y eut des morts et des blessés. Sous les ordres de la direction, depuis le premier jour de la grève, nous nous étions mis au travail sur tous les éléments du prix de revient du matériel intéressé. Le mercredi matin, nous remettions notre travail [...]: il montrait que le coût de l'opération ne serait pas supérieur à 3 %. La stupéfaction de tous ceux qui avaient

travaillé à la question "prix de revient" était grande. Il est à peu près certain que cette stupéfaction était partagée par la haute direction des usines. En effet, le jeudi, les syndicats furent convoqués à Bruxelles pour s'entendre dire que satisfaction leur était donnée. La grève prit fin; les ouvriers étaient heureux et fiers de voir qu'une de leurs revendications avait été conquise par leur action syndicale menée victorieusement.

Pour moi, un doute sérieux s'éveillait, pour la première fois, sur les agissements des dirigeants. Comment était-ce possible qu'un mouvement de grève générale ait eu lieu alors que, vérifications faites, ce mouvement n'aurait pas dû avoir lieu. Il y avait là une lacune: il faudrait travailler à la combler, à la faire disparaître. Bien entendu, cette disparition n'était pas pour demain, bien des luttes auraient lieu, les ouvriers devraient encore résoudre bien des problèmes pour arriver à plus de justice sociale. [...]

Depuis trois ans déjà, j'occupais mes nouvelles fonctions. Aussitôt après le départ de M. Pieltain, j'ai dû mettre au point la question des tôles navales. Il était impensable de continuer un seul instant à fournir de l'acier effervescent. Deux mille tonnes de tôles rebutées étaient là pour appuyer cette prise de position.

Les aciéristes, convoqués par les lamineurs, se résignèrent à élaborer des aciers calmés. [...] Je me rappelle avec fierté que je n'ai jamais eu la moindre contestation avec un organisme de contrôle et jamais une éprouvette de traction ne subit aucune altération frauduleuse. Aussi, je prenais de plus en plus d'assurance dans mes fonctions, j'étais considéré par mes chefs et agents réceptionnaires comme un homme droit, n'hésitant jamais à trancher les difficultés qui se présentaient, dans l'intérêt de tous. Petit à petit, j'affirmais une maîtrise vite indiscutée, bientôt, dans quelques années, j'aurais acquis une réputation qui me suivrait partout.

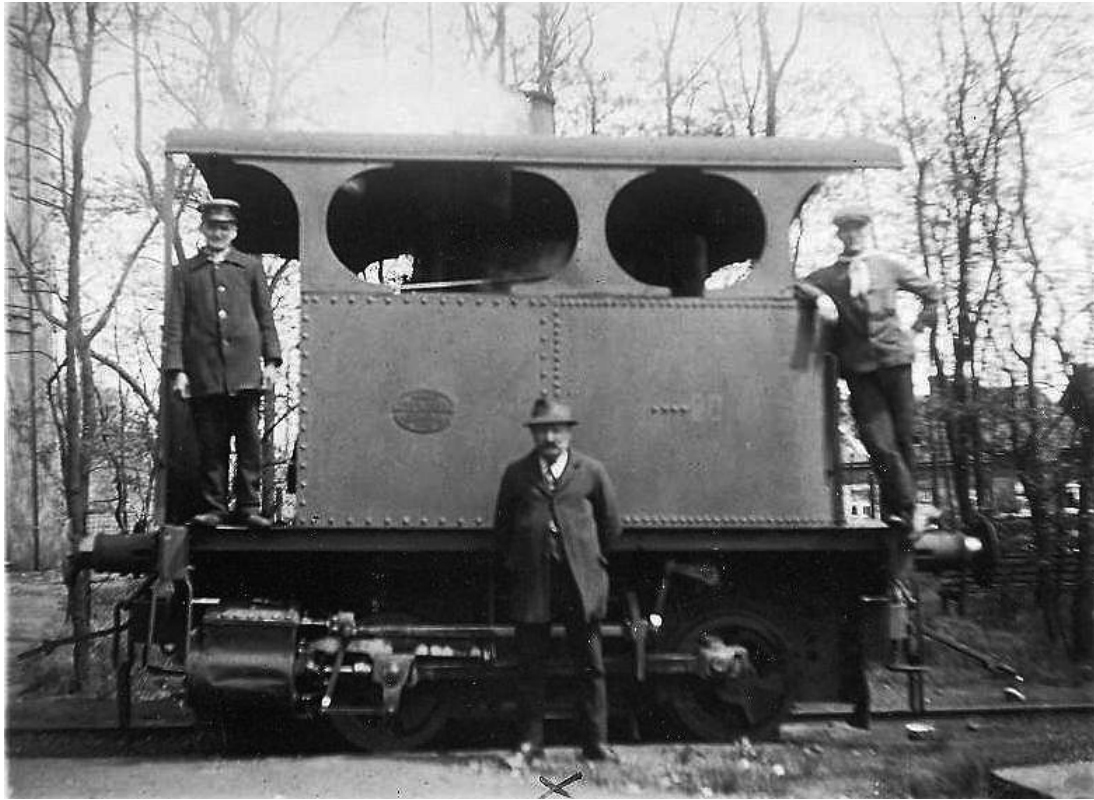


doc. J-J. Nils

### Histoire d'une rencontre

En juin 1937, j'achetais une voiture d'occasion, une Minerva 1932, conduite intérieure, 7 places, sans soupape. Je n'y connaissais pas grand chose, mais, en ce temps-là, on n'était pas difficile sur la forme ni sur les performances. Je louais un garage rue du Marais, mais il aurait fallu que la porte soit beaucoup plus large, car étant donné mon inexpérience, je coinçai le garde-boue avec le mur et fis "chanter" ainsi l'ensemble fort désagréablement. Le réparateur de carrosserie, rue Jean de Seraing, la remit en ordre très rapidement, j'allais la rechercher, pendant que je réglais le coût de la réparation, une jeune dame sortit du couloir, vint dire "au revoir" à celui que je compris être son père, me salua d'un bonjour très aimable et s'en fut. Cette dame m'avait fait impression: pourquoi ? Je n'aurais su le dire. Quelle était sa situation? Qui était-elle ? Ces questions me trottaient dans la tête et deux ou trois jours après, renseignements pris chez un voisin, j'appris que cette dame était veuve et mère d'un petit garçon. [...] Evidemment, on fit tous les deux ce qu'il fallait pour se rencontrer à nouveau. On y réussit si bien que quatre mois après on se mariait !

(à suivre)



Alexandre Nils, père de Jean, devant une locomotive de Cockerill (photo J-J. Nils)

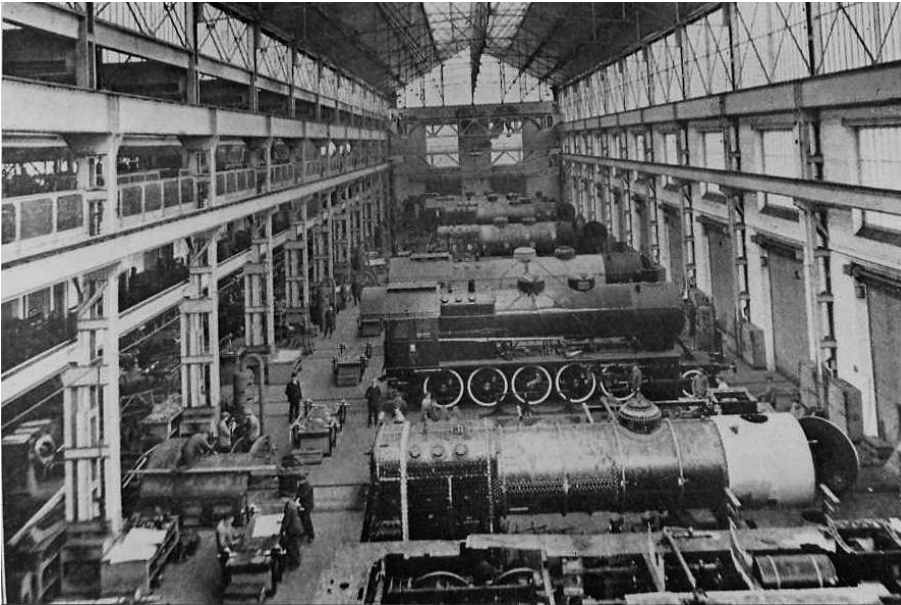


Bureau d'études de Cockerill (photo J-J. Nils)

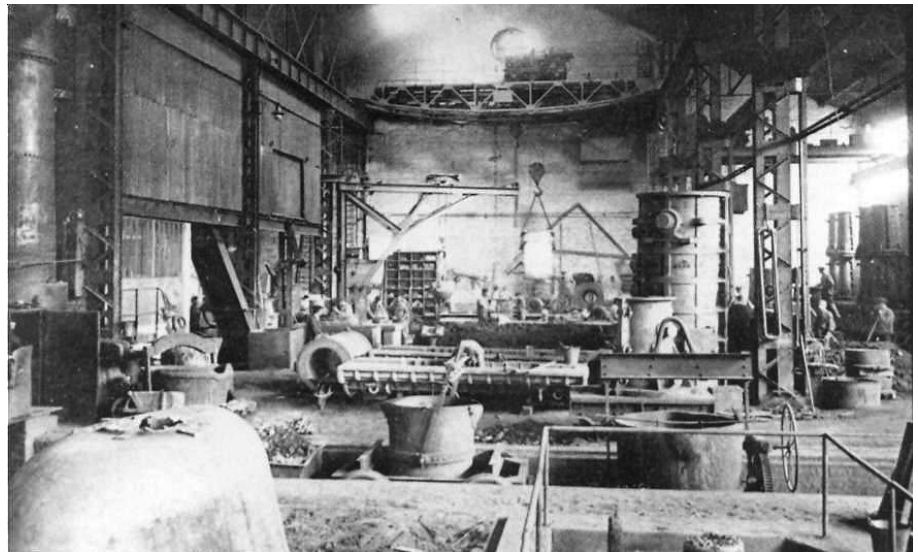


Jean Nils (photo J-J. Nils)

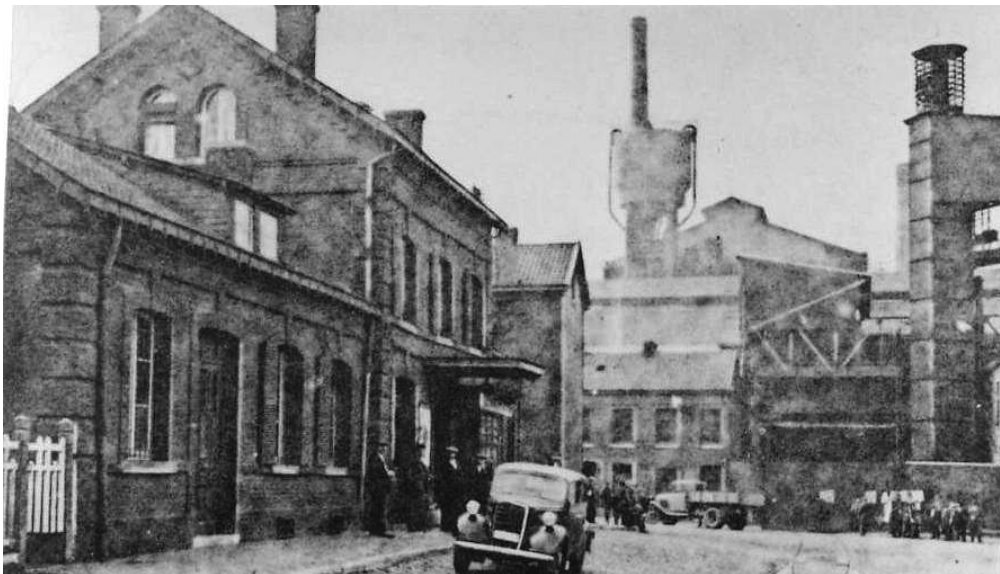
*(les dates ne sont pas connues)*



Cockerill: atelier de montage des grosses locomotives (Ad. Com. De Seraing, 1930)



Espérance-Longdoz: un coin de la fonderie Ad. Com. De Seraing, 1930)



Entrée principale d'Ougrée-Marihaye, entre les deux guerres  
(Ougrée en cartes postales anciennes, I. Cavraïne)

## **Témoignage de Louis D.**

Je suis né au Limbourg dans le même village que l'ancien bourgmestre Onkelinx. J'habite Ougrée depuis 1921, à l'âge de sept ans. Mon père travaillait à Cockerill, et nous avons d'abord logé rue du Pont (en face du terrain de Tilleur, qui se trouvait à l'époque à l'emplacement de Ferblatil). Les premiers mots wallons que j'ai appris, je m'en souviens encore, étaient: "Va s'ti fé arèdgi, et "T'as minti".

Je n'ai jamais eu de problème en tant que Flamand, mais je parlais le français, parce qu'au Limbourg, à l'école, on avait des cours de français et l'instituteur ne voulait pas qu'on parle flamand à la récréation.

Nous étions cinq enfants, et mes parents sont venus habiter Ougrée, parce qu'il n'y avait pas de travail au Limbourg, seulement des cerises, des pommes, le ramassage des ferrailles... Mon père a été mis "à l'ouf" de l'aciérie à cause de la grève de 21; il était délégué socialiste. Il a dû aller travailler à la mine de Sclessin, en face du Standard, au charbonnage du Perron.

Ma mère est morte en 22. J'étais orphelin à huit ans, mon frère avait un an, et ma soeur aînée dix-sept ans, c'est elle qui s'est occupée de la maison. Ce fut une période difficile, je suis même allé chez ma grand-mère durant deux, trois ans. Puis, je suis resté avec mon père qui faisait le ménage, ma soeur s'étant mariée; mon jeune frère, lui, est resté un temps chez sa marraine, etc. Mon père gagnait raisonnablement sa vie, nous n'avons manqué de rien pour manger, parfois, nous achetions cinq kilos de moules pour nous deux !

En 28, j'ai travaillé chez un charcutier comme apprenti, j'apportais la viande en vélo et j'ai fini comme premier garçon. J'ai débuté à la rue Saint-Gilles. Les bouchers ainsi que les charcutiers existaient séparément à l'époque.

J'ai travaillé dans cette branche pendant huit ans, jusqu'à mon mariage. Mon père est mort en 29, j'avais quinze ans. J'étais logé, nourri et blanchi; en 1932, je gagnais 4500 F par mois, ce qui n'était pas suffisant pour entretenir une famille.

J'ai alors travaillé au Four à Coke d'Ougrée-Marihaye jusqu'en 45. Je suis devenu régleur et je gagnais bien ma vie. Au Four à Coke, les accidents étaient rares, mais l'endroit était malsain, la chaleur était grande et nous respirions des gaz. Dès que je suis entré, je me suis inscrit au syndicat socialiste; un délégué syndical patronal, qui l'ignorait, est venu me trouver: "Veux-tu des timbres?", "Mais, je les ai !". Le syndicat patronal était assez important à l'époque.

Je suis devenu délégué en 37. Tant que j'ai été délégué, j'ai obtenu ce que je voulais, sans faire de grève. Faire grève, tu perds toujours. J'ai toujours tout obtenu par la discussion. Je m'occupais beaucoup de l'hygiène: j'ai imposé le masque et les gants en 37.

L'entente était meilleure qu'actuellement où on coupe la tête pour un franc ! Malgré le nombre de syndiqués du patron, nous étions trop forts pour eux.

## **La guerre**

Nous nous sommes débrouillés pour vivre; j'allais dans la campagne à vélo pour trouver de la farine, etc. Nous avions une fille. L'accueil des paysans était parfois bon, parfois mauvais, je suis allé à Laroche et plus loin. De temps en temps, je tuais une bête avec un boucher et je recevais un morceau de viande. Certains ont eu faim, nous pas, parce que je me débrouillais. Ma fille préférait le pain "qui collait" au pain blanc !

Je n'ai jamais fait grève pendant la guerre, je ne me rappelle pas de "la grève des 100 000", mais nous, nous devons faire tourner 24 heures sur 24. J'ai vendu un journal interdit, je crois bien que c'était le Drapeau Rouge. Le syndicat était alors organisé clandestinement, et vers la fin de la guerre, on a eu les conseils d'entreprise. Je n'étais plus délégué, car notre secteur ne pouvait plus en avoir qu'un seul, le plus ancien.

La production est restée la même qu'avant, sauf qu'on ne défournait pas la nuit, car ça faisait trop de lumière; on travaillait de 7 heures à 19 heures. Un seul conflit s'est produit: on a refusé de défourner si tout n'était pas prêt pour 7 heures; ça a duré quinze jours, j'ai été menacé d'être envoyé en Allemagne, mais je n'ai pas défourné.

## **Après-guerre**

En 45, j'ai été muté aux Produits Basiques. Au Four à Coke, je travaillais seize heures le dimanche quand je faisais 14 heures - 22 heures (je ne travaillais pas le dimanche quand j'étais de nuit), parce que je gagnais plus. Mon nouveau secteur n'était pas plus sain: goudron, poussière de dolomie, etc. Je suis redevenu délégué, mais j'ai fini comme sectionnaire, parce que nous n'étions plus assez nombreux !

J'y suis resté jusqu'à ma prépension en 1975, quand on a fermé. Les dix dernières années, j'ai travaillé comme magasinier, je m'organisais comme je voulais, ça a été de belles années.

J'ai une tache au poumon, mais pas de maladie. Ceux qui ont terminé après moi repassent des visites médicales et bénéficient même parfois d'une pension d'invalidité. Pour qu'il y ait moins de poussière, des aspirateurs ont été installés vers 1969-70. Un jour, j'ai arraché le mur parce qu'il y avait trop de poussière ! Le



contremaître, furieux, est venu avec moi pour vérifier ce qui se passait, plein de poussière est tombée à ce moment, on n'y voyait plus rien !

Je n'ai pas été permanent syndical, j'ai refusé: si l'on met un bureau à ta disposition, il faut que tu lâches, j'ai toujours travaillé à la base.

### **Souvenirs de M. Soquette**

J'ai commencé à travailler à treize ans et demi, et à seize ans, j'ai débuté à Ougrée-Marihaye en mai 1930 (je suis né en 1913). Quand on était gamin, on travaillait comme *mandaye*, manoeuvre. Je "tournais les pauses" et quand j'ai débuté, je gagnais 32 francs par jour. Et puis, avec la crise, on a diminué à 30 francs et quelques. J'ai travaillé au train à fil. Il y avait des gamins dans la cave qui faisaient tomber les rouleaux. Quand on était un peu aguerri, on faisait "l'aiguille" (*fé l'awèye*): le laminoir tournait à deux barres, et pour aller au dévidoir, un tube conduisait soit à gauche, soit à droite. Je me souviens qu'une fois j'ai échappé à une barre de fer qui est sortie du laminoir et est montée à ma rencontre, à l'étage. L'ambiance était bonne, les gamins étaient bien considérés, pas comme au Val-Saint-Lambert où on recevait parfois des coups de pied au derrière !

Au laminoir, il existait une hiérarchie stricte avec le premier lamineur, le deuxième, le troisième, etc.

Le travail n'était pas dur, presque un travail de père de famille. Le laminoir tournait. S'il y avait un défaut et que la barre sautait, tout le monde s'y mettait pour dégager les taques. Des hommes découpaient les barres avec de grosses cisailles. Le travail le plus pénible concernait le produit fini, les lourds rouleaux, placés sur l'aire de stationnement. Des ouvriers (les *loyeûs*) les ligaturaient en les découpant. Quand une volée était ligaturée, un monorail conduisait les produits jusqu'au bateau.

En 1935, après mon service militaire, je suis devenu soudeur (j'ai appris le métier à l'usine) à l'Atelier d'entretien et de réparation. Je travaillais de jour, avec un salaire plus conséquent d'environ 60 francs par jour. Le travail n'était pas dangereux, sauf quelques éclats dans l'oeil à la soudure à l'arc.

### **Q.: Avez-vous connu la grève de 1936 ?**

**R.:** Question syndicat, il fallait se cacher pour payer ses timbres. Il n'y avait qu'un seul syndicat. J'avais un oncle sectionnaire. Le syndicat n'était pas reconnu, ce n'était pas comme maintenant avec des bureaux dans l'usine.

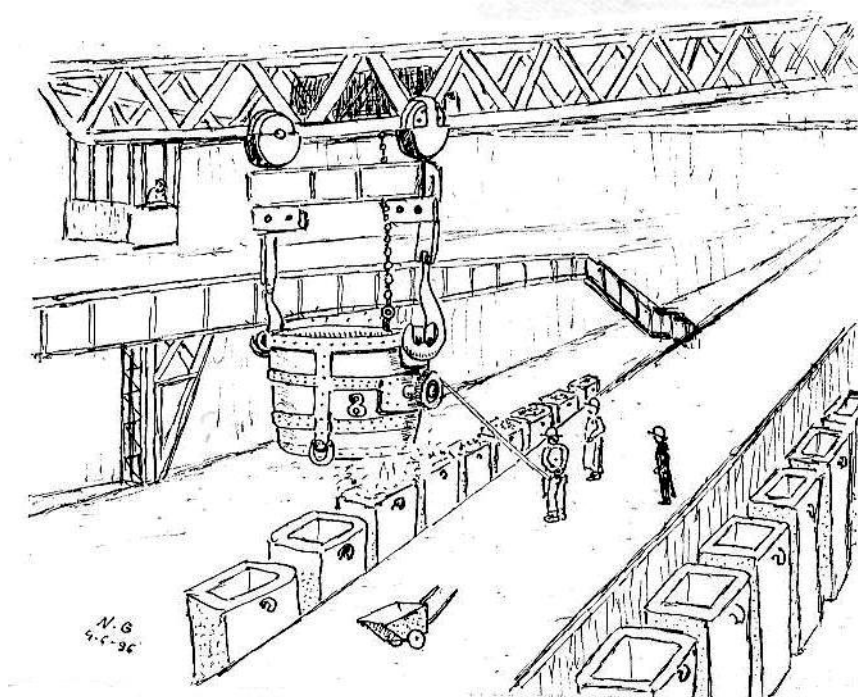
En 36, je n'ai vu ni mouvement ni meneur. C'est arrivé brusquement. On travaillait, et des ouvriers, qui allaient se rhabiller, sont passés près de nous, en annonçant que tels et tels services avaient débrayé. On a arrêté presque spontanément et on est allé rue de la Station, paisiblement, sans colère. Quelques jours après, une semaine, je crois, la grève était gagnée, on avait les congés payés.

### **Q.: La guerre a-t-elle changé votre vie ?**

**R.:** Certainement, car je devais me marier le 11 mai, et il est probable que, sans les V1, j'aurais continué ma petite vie à l'usine et vécu paisiblement de mon travail.

Nous avons vécu quelques mobilisations en 38-39. Nous étions plusieurs ouvriers tirés hors de l'usine. Pendant ces mois de mobilisation, on nous a permis de revenir travailler à l'usine pendant les cinq jours de congés mensuels, ce qui nous permettait d'avoir un petit pécule.

Au début de la guerre, après quelques péripéties, je me suis retrouvé à Bordeaux avec un camion-citerne rempli d'essence d'avion. Quand je suis revenu de France, le travail n'avait pas encore repris. Je me suis marié le 20 juillet. Fin juillet, quelqu'un est venu me trouver: "On recommence à l'usine!". Le salaire horaire est resté aux alentours de 8 francs et n'a pas beaucoup évolué pendant la guerre. En cette même année 1940, on est allé démolir les maisons ouvrières qui se trouvaient dans la rue se dirigeant vers Seraing (l'actuelle rue de l'Acier); on a bâti là, à côté des fours Martin, un grand bâtiment qui est aujourd'hui à l'abandon.



Lingotière (dessin de G. Nollomont)

Je n'ai pas fait fort attention aux mouvements qui se passaient à l'extérieur. On ne voyait qu'une chose, essayer de survivre, de se procurer de la nourriture. On sautait sur son vélo et on allait à la campagne. La première fois, avec mon frère, on croyait ramener de la farine, mais c'était autant de la farine que des fleurs et plantes moulues ! On est quand même revenu avec de l'huile d'arachide (après, il n'y avait quasiment plus rien). Ma femme et moi formions une bonne équipe pour vivre cette époque le mieux possible. Il manquait de beurre, de farine. En 1944, je suis allé chercher du froment du côté de

Saint-Trond chez des parents de ma femme, j'ai payé 500 francs pour dix kilos!

Le travail restait ordinaire, excepté qu'au laminoir (train à fil et feuillards), il n'y avait plus que deux équipes au lieu de trois. Mais chez certains lamineurs régnaient une émulation et une mentalité pro-Ordre Nouveau, ceux-là voulaient en faire plus. Ainsi, la première pause commençait à 8 h, et de 6 à 8 h, on apprêtait le laminoir, mais celui-ci était mis en route dès 7h, le laminoir tournait et la production s'en allait sur les taques; à 17 h, le laminoir était arrêté, une équipe changeait les pièces usées et le mettait en état pour 20 h, mais il produisait dès 18 ou 19h. Nous, nous faisons notre travail, sans plus.

Quand on chômait une semaine, on nous disait: "Vous irez travailler à la cimenterie de Renory pour 40 francs". Même les lamineurs qui gagnaient 100 francs par jour devaient exécuter ce travail crevant. Les femmes de la cimenterie étaient d'ailleurs plus capables que nous. On portait huit sacs de ciment sur un diable (400 kg) pour les mettre dans des wagons fermés; ce ciment servait à construire le Mur de l'Atlantique. On n'était pas fort d'accord.

J'ai reçu un jour une convocation pour le travail obligatoire en Allemagne. Je l'ai remise à l'usine, et ça s'est réglé du fait que j'étais occupé.

#### **Q.: La Résistance était-elle active dans l'usine ?**

**R.:** Un oncle, qui a été arrêté en 1942 et est mort à Mauthausen, faisait partie d'un réseau. Pendant deux ans, cet oncle qui avait environ huit ans de plus que moi nous racontait encore bien qu'à Ougrée-Marihaye, "*Amon Michiels*", il y aurait une explosion à telle heure. On savait que de "grosses légumes" étaient dans la Résistance, mais pas de nom, pas de détail. Nous, on était des résistants sans être inscrit dans un mouvement, parfois plus résistant que certains qui ont des décorations. J'avais trouvé un moyen de faire baisser la production, en provoquant un court-circuit entre deux fils d'un transformateur qui alimentait le train à billettes. Mais j'ai été repéré et j'ai été mis à la porte de l'usine.

J'ai travaillé ensuite dans un Atelier de réparation, place Saint-Eloi à Seraing. Le patron avait conçu l'idée de fabriquer des pneus de vélo (sans le déclarer) dans sa maison, rue Nicolay à Seraing, et des calandres dans l'atelier. Nous, on ne s'occupait pas de cela. Le 11 août 1944, on mangeait des tartines à midi, lorsque des gestapistes ont surgi et ont pris nos papiers d'identité. Un ami, Jules Henry, qui me procurait des journaux clandestins, est arrivé. Il a dû également donner sa carte d'identité et sa carte de travail de Cockerill, et un gestapiste l'a déchirée, comme il avait fait avec la mienne. Mon ami a été expédié en Allemagne avec moi. C'était une dénonciation contre mon patron, qui a également été arrêté. Le patron a été libéré au mois de septembre, mais pas nous. Après avoir passé huit jours à la Citadelle, on a été fourrés à cinquante dans un camion de déménagement et envoyés à Essen dans un camp spécial de la Gestapo, Sonderlager der Geheimstaatzpolizei Dechenschule. On nous a revêtus d'un costume de toile bleue avec une énorme ligne jaune

dans le dos, des rayures jaunes sur la poitrine et aux genoux, un bonnet rayé jaune, des galoches de bois et de toile aux pieds.

**Q.: Quel genre de camp était-ce ?**

**R.:** C'était une école transformée en camp. La cour était ceinturée de hauts murs couverts de barbelés. Les quatre cents prisonniers environ étaient surveillés par un chef de camp et des gardes armés. Parmi les prisonniers, il y avait le prince de Mérode, des curés, des avocats, des infirmiers, etc. On était éveillés déjà à 4 h du matin, rassemblement dans la cour par rangs de cinq. Des commandos (groupes) de dix à quinze hommes étaient désignés et recevaient des pioches et des pelles. Notre métier ne comptait pas, on était des "stuk". On travaillait dans un chantier avec du ciment et des briques, la pioche et la pelle. Avant de partir, on recevait un liquide chaud, ersatz de café, avec lequel on se lavait parfois, mais rien à manger. Le soir, quand on revenait, on nous versait une louche d'un liquide où nageaient quelques morceaux (ces morceaux n'étaient ni de la viande ni des pommes de terre, peut-être du chou...) et on nous donnait un morceau de pain de 250 g; plus tard, la ration a diminué. Le pain était sec, mais de temps à autre, on recevait un carré de margarine, grand comme un morceau de sucre, et une cuiller de marmelade. C'était de l'esclavage, on ne recevait naturellement pas un sou. Le 23 octobre 1944, un bombardement violent a détruit notre camp et soixante de nos compagnons furent tués. J'y ai échappé par miracle, ainsi que plusieurs Ougréens que j'avais retrouvé là-bas (Camille Brose, Marcel Mean, Noël, Jules Henry) et auxquels je rends hommage.

Le 3 mars 45, on a été repris par les S.A., les "Chemises brunes". Ils nous ont obligés à démolir des maisons sinistrées pour prendre des madriers et en faire des chicanes sur la route, à déblayer la gare d'Essen. Les soldats américains étaient de l'autre côté d'un canal, ils tiraient journellement des salves à des heures régulières. A cette même date, les nazis ont formé une grande colonne de prisonniers, qui a pris le chemin de la gare d'Essen bombardée. A la faveur de la nuit, mon ami Jules Henry et moi sommes sortis du rang en vitesse et on s'est caché dans une maison bombardée, le temps que la colonne passe. On est resté presque une semaine dans une cave. Mais les Américains n'étaient pas encore là. Des soldats allemands m'ont retrouvé et m'ont conduit dans une petite ferme où l'officier m'a mis à la porte. On se cachait, on se faisait reprendre.

Une nuit, j'étais dans un abri où se trouvaient des familles allemandes. Un S.A. m'a poursuivi avec un revolver, mais des Allemands m'ont plus ou moins protégé et le Boche ne m'a pas eu. Enfin, un vieux ménage allemand m'a hébergé dans un grenier, et le 11 avril, j'ai été averti que les Américains étaient dans la rue.

Je suis rentré en camion et en train, après quelques péripéties. Le 15 avril, je débarquais à la gare de Longdoz, vêtu comme un clochard, sans un sou en poche, avec une canne et un baluchon.

**Q.: Comment s'est passé le retour ?**

**R.:** J'ai pris le tram vert et le percepteur ne m'a rien demandé. Je suis arrivé à Sclessin, j'ai traversé le pont d'Ougrée, je voyais les hauteurs d'Ougrée où j'habitais, mais je ne distinguais pas bien les habitations. Je dépasse la gare d'Ougrée et je monte la rue de Bonnelles. Un bonhomme que je connaissais se dépêche et vient à ma rencontre. Il me parle "d'une sorte et d'autre". Je trouve "drôle" qu'il m'accompagne. Puis, il lâche en wallon: "Votre papa a été blessé". Je comprends: "Vous voulez dire qu'il est mort".

Plus haut, une autre connaissance s'approche et dit à celui qui m'accompagne: "Lui as-tu dit pour sa femme ?"

Je me suis retrouvé devant des décombres, la maison avait été détruite par un "robot".

**Q.: N'êtes-vous pas retourné à Ougrée-Marihaye ?**

**R.:** Mon épouse avait travaillé comme femme d'ouvrage chez une femme de docteur. Quand je suis revenu, celle-ci m'a demandé: "Vous allez entrer à l'usine?", mais j'ai répondu: "Non, des gens n'ont pas été convenables". C'était une femme influente et elle m'a fait entrer à Linalux (lignes téléphoniques).

Société Anonyme

# JOHN COCKERILL

SERAING (Belgique)

Fondée en 1857

**Mines** Charbons, coques, minerais de fer.

**Métallurgie** Fontes diverses. Pièces coulées en fonte, acier et bronze. — Tôles, larges plats, barres et profilés divers. — Aciers spéciaux pour armes, etc. — Rails et accessoires. Bandages. Essieux et ressorts. — Roues en acier moulé, trains montés pour locomotives, wagons, etc. — Pièces de forge de toutes dimensions.

**Constructions mécaniques et métalliques** Machines à vapeur et pompes diverses. — Machines de mines, laminoirs, etc. — Machines soufflantes à gaz et à vapeur pour aciéries et hauts fourneaux. — Installations complètes de hauts fourneaux, laminoirs, aciéries, etc. — Ponts roulants et Grues à vapeurs et électriques. — Moteurs à gaz de toutes puissances. — Locomotives. — Turbines. — Moteurs Diesel. — Ponts et charpentes.

**Constructions navales** Bateaux à vapeur pour service de voyageurs et de marchandises. — Sternwheels, dragues, chalutiers, bateaux à moteurs divers, à pétrole ou à essence, barges et embarcations de tous genres.

**Artillerie** Canons à tir rapide de montagne, de campagne, de forteresse. — Mortiers, obusiers, affûts, munitions. — Coupoles cuirassées.

**Ciment Hydraulique** Produit spécial «NOVOMAC» pour le revêtement des routes.

**Ligne de navigation** extra rapide pour marchandises entre Anvers-Ostende et Londres.



SOCIÉTÉ ANONYME  
SÈGE SOCIAL: OUGRÉE

ADRESSE TELEGRAPHIQUE:  
SOCBELGE OUGRÉE

Monopole exclusif de vente pour tous pays de la production des Usines, Charbonnages, Minières et Carrières de :

La SOCIÉTÉ ANONYME

## OUGRÉE-MARIHAYE

Divisions d'Ougrée, de Rodange et de Tréfileries Ruysbroeck

et des Produits de :

La Société Belge de L'AZOTE à Ougrée. — L'ENTENTE DES FABRICANTS BELGES DE FIL MACHINE. — L'ENTENTE BELGE DES CLÔUTERIES ET TRÉFILERIES — La Société Anonyme des LAMINOIRS D'ANVERS à Schooten-les-Anvers — La Société Anonyme des FORGES, FONDERIES ET LAMINOIRS DE NIMY, à Nimy-les-Mons (Sauf profils pour accessoires de voies) — La Société Anonyme Minière et Métallurgique ALLIANCE MONCEAU, à Monceau-sur-Sambre (produits laminés).

et pour l'EXPORTATION des produits de :

La Société Anonyme des Hauts Fourneaux de la Chiers, à Longwy (France) (Usines de La Chiers, de Vireux Molhain et de Bligny Carignan).

La production annuelle générale de la division des Acieries de la Société Anonyme OUGRÉE-MARIHAYE, en produits finis, est actuellement de : 800.000 tonnes.

Aciers Thomas — Siemens — Martin — Aciers électriques spéciaux — Tôles fortes de 5 à 12 mm. d'épaisseur (plus fortes à convenir) — Tôles fines en acier doux Thomas recuites en vases clos, convenant spécialement pour la Galvanisation et l'Émaillage.

Tôles spéciales pour carrosseries. Tôles magnétiques avec pertes maxima garanties de 106, 216, 276, 286, 316 et 326. — Tôles étirées, Tôles découpées une ou deux fois, Tôles lisses, lustrées, blanches lisses de 0,3 à 1,5 mm. d'épaisseur, largeur maximum 3 m. en longueurs variables (suivant épaisseurs) et jusqu'à 4,00 m. maximum.

Feuillards et bandes à tubes de 16 à 216 mm. de largeur sur 0,9 à 8 mm. épaisseurs (suivant largeurs) en rouleaux de 25 à 150 kilos en une seule longueur.

Nails, éclisses, traverses, bandages, essieux, pièces martelées, blocs pour matrices d'estampage, Poutrelles, Barres U, Aciers marchands et profilés, Barres à Béton, unies et crénelées, lames de ressorts, acier pour fleurets de mines et canons de fusils, Verges pour tréfileries, acier pour automobiles, piquets de clôture, Palanques, poutres rivées.

Liège 1930: Guide officiel de l'Exposition (doc. M. Istase)

## Souvenirs de M. Couche

### Ancien contremaître à la Mécanique des hauts fourneaux d'Espérance

A treize ans et demi, en 1924, j'ai travaillé au Val-Saint-Lambert comme porteur à l'arche. Je courais – je ne marchais pas – de 7 h du matin jusqu'à 11 h et de 12 h à 16 h, et l'ouvrier me criait: "Allez, allez!". Je mettais les objets dans le four, la chaleur était si forte que je n'avais plus de sourcils et j'avais les lèvres coupées tellement il faisait sec. La brutalité existait, mais on n'en parlait pas.

Il fallait avoir seize ans pour entrer chez Borgnet (Phénix Works). C'était des laminoirs manuels. J'ai été traceur de seize à dix-neuf ans. Le travail de traceur était dur, car les tôles sortaient toutes rouges du laminoir, j'ai donc tracé à chaud provisoirement. Puis, on a assemblé quelques traceurs de chaque pause pour former une brigade de 7-16 h. On travaillait toujours dans la chaleur, mais les tôles étaient froides. A dix-neuf ans, j'ai été nommé cisailleur à guide, ce qui est différent de cisailleur de laminoir. Celui-ci dégrossit les tôles, car il y a toujours des bavures, tandis que le cisailleur à guide cisaille au millimètre sur des tôles recuites à froid. On avait dix minutes pour manger, pas onze, et on mangeait sur sa machine; au laminoir, ils avaient le temps de manger, car ils pouvaient prendre de l'avance en se dépêchant. Nous, on n'arrêtait pas.

Travailler dans le fer est toujours dangereux: on touche le bord de la tôle et on est coupé, j'ai eu des agrafes au poignet. Quand j'étais cisailleur guide, une charge s'est détachée du pont roulant et a blessé mon adjoint, qui est resté deux mois sans travailler. Mais pour moi, le travail n'était pas vraiment dangereux, j'aime travailler le fer. Mon frère, qui était aussi cisailleur, travaillait à l'aciérie, il a été blessé trois fois à la tête et est resté chaque fois dans le coma.

Je travaillais seul pour cinq: mon père, qui était au chômage, n'avait pas d'allocation car j'avais un salaire, ma mère et mes deux petits frères.

J'étais syndiqué, pas plus: après le travail, je suivais des cours du soir, et il ne me restait plus beaucoup de temps; j'ai terminé mes études de mécanique vers dix-neuf ans. Pour payer l'école, acheter un vélo (et plus tard, une moto), je relevais les quilles en métal pour ceux qui jouaient.

Puis on a chômé plusieurs jours par semaine. La direction a mis une affiche pour nous conseiller de prendre un autre travail si on en trouvait. Je n'ai jamais chômé, je ne le supporterais pas. Alors, j'ai quitté pour aller à Englebert où j'ai gagné 36 francs par jour (au lieu de 80 à 90 francs chez Borgnet !). J'ai quitté Englebert pour le calorifuge: l'ingénieur Nizet de Cockerill dirigeait l'entreprise et ainsi, j'ai travaillé pour les moteurs et les locomotives de Cockerill.

En 1939, je suis entré chez Lamarche (Ougrée-Marihaye) pour monter des ponts, des charpentes, cisailer les tôles, etc. Il fallait faire de tout. Par exemple, je devais couper des tôles de 10 m de long et de 3 cm d'épaisseur avec une cisaille de 50 cm. Deux ponts roulants portaient la tôle, et j'étais seul pour commander les manoeuvres; comme mes mains étaient occupées, je bougeais la tête pour indiquer s'il fallait avancer, reculer, etc. Pendant la guerre, le travail aux ponts et charpentes a ralenti. En 43, on m'a envoyé au travail obligatoire.

J'avais été désigné pour Cologne, mais j'entends qu'il faut un mécanicien pour Paris. On m'envoie à Paris, et de là, j'ai été transféré finalement à Soissons. On était à trois amis, un de Cockerill, deux de Lamarche, et on a organisé notre fuite six mois plus tard. Comme l'usine Lamarche m'envoyait des colis, je suis allé les prévenir que ce n'était plus nécessaire. Mais ils avaient peur, car j'étais un évadé: "Ne revenez plus ici, envoyez votre femme !" Ma femme est allée chercher des colis. Heureusement, j'ai réussi à trouver du travail autre part jusqu'à la fin de la guerre.

A la Libération, j'ai reçu une carte de Lamarche. Je suis revenu pour travailler aux ponts flottants que les Américains utilisaient pour passer l'eau. Je gagnais 9 francs l'heure, et j'ai été augmenté de 75 centimes parce que j'avais modifié la machine qui faisait des pompes pour les Américains. Quelques jours après, l'entreprise Baron l'Evêque m'a proposé 16 francs l'heure pour monter des charpentes.

Vers 1954-55, je suis entré à l'Espérance, comme ouvrier au Service Mécanique: on enlevait des machines, on en remettait des nouvelles, on remplaçait les joints des cloches des hauts fourneaux, etc. Dix mois après, je suis devenu brigadier. On a monté une "colonne centrale" pour l'Espérance: l'ingénieur a repris des hommes de la mécanique et de l'électricité d'un peu partout; ils voyageaient dans tous les services de l'usine. J'ai alors été nommé contremaître. Puis, j'ai été pensionné prématuré, après être resté treize ans à l'Espérance.

Je n'ai jamais cherché de "misères" à personne, mais je ne me suis jamais laissé faire.

## HOMMAGE

**Ancien directeur du Val-Saint-Lambert, homme très cultivé, M. Dessalle est décédé inopinément le 26 mai 96. Ses connaissances historiques et culturelles étaient grandes et fort précises. Il apporta une aide bienveillante à la réalisation du dossier sur le Val-Saint-Lambert dans la revue n° 7.**

**La revue présente ses sincères condoléances à la famille.**

## Odon Lallemand

### Carrière et réflexions d'un vieux routier

Je suis né à Andenne et j'ai travaillé cinquante ans en sidérurgie.

#### **Q.: Comment avez-vous abouti ici ?**

**R.:** Mon père était maître de carrière à Andenne (c'était comme un maître des forges, les biens devaient rester indivis). La carrière se transmettait à l'aîné depuis des siècles. Mon père a voulu que la succession se fasse par le partage des biens, il a suscité ainsi la haine parmi les autres membres de la famille, et c'est lui qui a eu la carrière, alors qu'il n'était pas l'aîné. Vers 1924-25, l'Etat hollandais cherchait des blocs de pierre pour élever des digues; il avait trouvé dans la vallée de la Meuse une région favorable pour se procurer de la pierre et il était devenu un gros client. Tous les carriers avaient accepté les commandes, bien que les conditions de paiement (quelques mois après la livraison) soient défavorables. Mon père avait refusé les commandes des Hollandais, parce qu'il n'aurait pu faire face au paiement des ouvriers et du matériel. Ses confrères lui ont demandé pourquoi il n'avait pas accepté. Un petit banquier lui a avancé de l'argent. Mais c'était la crise, le franc a dégringolé et le banquier a exigé qu'on lui rembourse les avances, chose impossible pour mon père; en conclusion, les biens ont dû être vendus. Il a fallu que je trouve une place pour me nourrir et à quinze ans, en 1925, après avoir terminé l'école moyenne, je me suis présenté à Ougrée-Marihaye.

#### **Q.: Quelle a été le début de votre activité professionnelle ?**

**R.:** J'ai été reçu par le secrétaire général, M. Henri Delporte, qui m'a engagé comme gamin de bureau au taux de 6 F par jour. Pendant qu'il parlait, j'observais par la fenêtre un terrain de football avec des gradins, je voyais passer de grands trams verts, je croyais que ça n'existait que dans les films américains.

Pour la première fois, je voyais une grande agglomération. Par le chemin de fer, je passais dans les nids des hauts fourneaux d'Espérance-Longdoz à travers des flammes et un enchevêtrement de poutrelles. Ça m'a tellement impressionné qu'en fin de carrière, envoyé en "exil" à Espérance-Longdoz, je me suis rappelé ces images et j'ai peint ce que j'avais vu à l'époque.

J'étais fier de travailler là, parce que je participais à une oeuvre gigantesque, collective qui me dépassait. Il ne fallait pas un contremaître pour contrôler si j'effectuais bien mon travail, on pouvait me faire confiance.

J'étais une souris qui se fauflait partout dans l'usine, en portant des papiers. Les hauts fourneaux avaient une capacité d'environ 400 tonnes. Une fois, je m'étais arrêté au laminoir de tôles fortes, lorsque je fus interpellé par le chef de service, qui me dit: "Qu'est-ce que tu fais là, mon petit bonhomme?" Je lui ai répondu que j'étais fasciné par le travail des lamineurs qui brossaient les scories de la tôle avec des balais à "ramons". Il était interdit de s'arrêter, tellement le danger était grand.

A côté, il y avait l'aciérie avec ses cornues de 15 tonnes. Quand on voulait augmenter la production, le chef de service mettait des seaux de *pèkèt*, pour activer les ouvriers. On coulait l'acier dans une lingotière; quand on démoulait, on posait le lingot dans une sorte de wagon métallique muni d'un long timon, au bout duquel il y avait une grande barre transversale. Un gamin était chargé d'amener le wagon au four en courant. Je regardais le gamin exercer un métier que je n'aurais jamais voulu faire.

Au train à fil, un serpenteur (lamineur) attrapait le fil rougi qui serpentait autour de lui, pour le remettre dans les cylindres, c'était impressionnant !

Au laminoir à bandage de roues de wagon de chemin de fer, on utilisait des lingots cylindriques chauffés à blanc, qu'on martelait avec un marteau-pilon jusqu'au moment où apparaissait un trou à l'intérieur. Ils étaient transportés à l'aide d'une grue monorail, engin très curieux, qui se déplaçait vers tous les postes de fabrication.

Le train à crossettes était aussi un laminoir effarant, qui a existé jusqu'en 1945. Des chaînes mobiles portaient d'un pantographe, et des crossettes y étaient attachées: des ouvriers les utilisaient pour supporter les lingots encore chauds avant de les introduire dans les cylindres.

Comme je m'intéressais aux arts, M. Van Hoegarden, le directeur général, m'avait confié le travail de présenter un panneau sur lequel figureraient tous les produits laminés de l'usine. J'ai réalisé ainsi un montage avec tous les profilés, d'après les catalogues. En 1934, j'ai sculpté un lamineur du train à billettes; j'avais revêtu mon modèle d'un tablier de cuir que j'avais obtenu de mon professeur de sculpture (celui-ci était un ancien élève de Constantin Meunier qui avait lui-même utilisé ce tablier pour ses oeuvres).

Le président (administrateur délégué) d'Ougrée-Marihayé était M. Trasenster. Il était sévère, distant, et faisait tous les matins le tour de l'usine, il en imposait au personnel qu'il rencontrait, sans dire un mot. Jacques Van Hoegarden, son gendre, était l'aile marchante.

Je travaillais au secrétariat, noyé dans une dizaine d'employés, dans un bureau où retentissait le bruit des machines à écrire; j'avais un petit bureau à côté de celui du chef de bureau. On m'avait apporté une machine à écrire avec un gros chariot. A côté, il y avait un téléphone qu'on appelait "téléphone-canard", car il sonnait en faisant "coïn-coïn" comme un canard. Je n'avais pas à répondre, c'était le chef qui m'appelait.

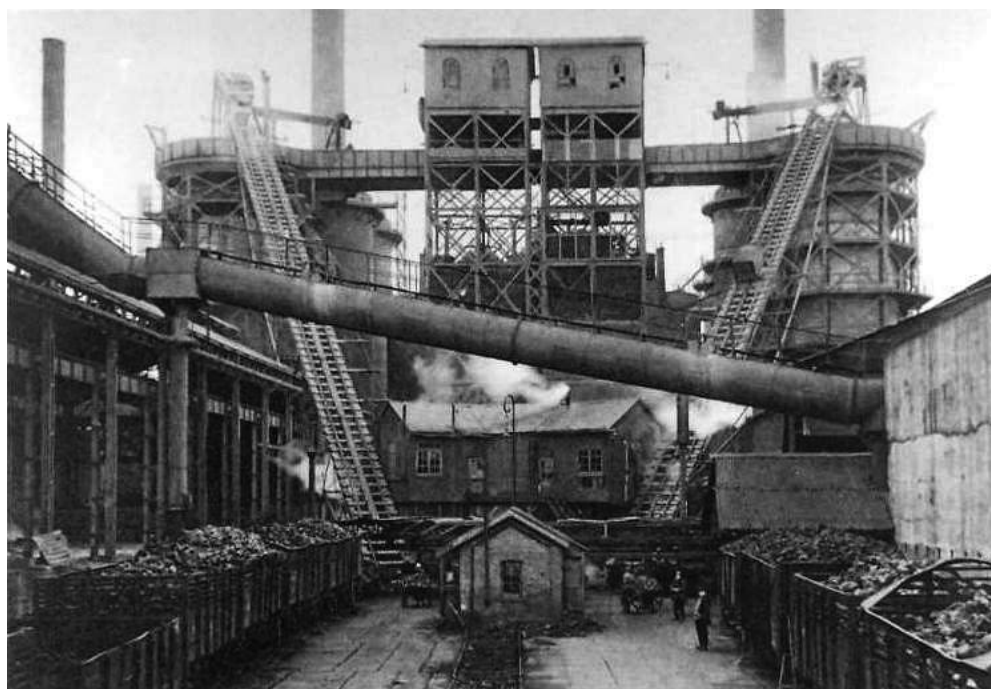
Le samedi, on travaillait jusqu'à 16 h (au lieu de 17 h 30); mais comme mon train pour retourner à Andenne partait plus tard, je restais pour répondre aux communications téléphoniques. J'ai ainsi été amené à connaître M. Van Hoegarden; le samedi, il me disait, en partant: "Si on me demande, je suis..." et il m'indiquait un de ses trois châteaux. Il y avait de quoi rêver ! Moi, je n'avais pas de quoi me payer le chemin de fer (un abonnement de trois mois me coûtait un mois de travail), et pour que je ne sois pas obligé de loger dans le phalanstère, l'usine me payait provisoirement le transport.

Je prenais le train de 6 h 02 à Andenne, et je rentrais chez moi vers 22 h, après les cours du soir. Pour 6 francs par jour et en faisant mes devoirs dans le train. Malgré cela, j'ai suivi pendant de nombreuses années des cours du soir. L'usine m'a même envoyé à l'école des Hautes études, où j'étais un élève plus âgé que les autres; j'avais un horaire particulier, mais je devais faire ma journée ! Rien n'était gratuit.

A vingt ans, j'avais 2 F d'argent de poche par semaine, de quoi m'acheter deux bières. J'ai pratiqué les sports qui ne coûtaient rien, comme la natation. On s'est réuni dans un café pour former un groupe de natation à Andenne, et lors des réunions, je restais longtemps devant mon verre à 1 F. On a organisé le bal des "Enfants de Neptune" pour financer l'achat du matériel, principalement une barque pour se rendre sur l'île dont le club avait obtenu la jouissance d'une parcelle.



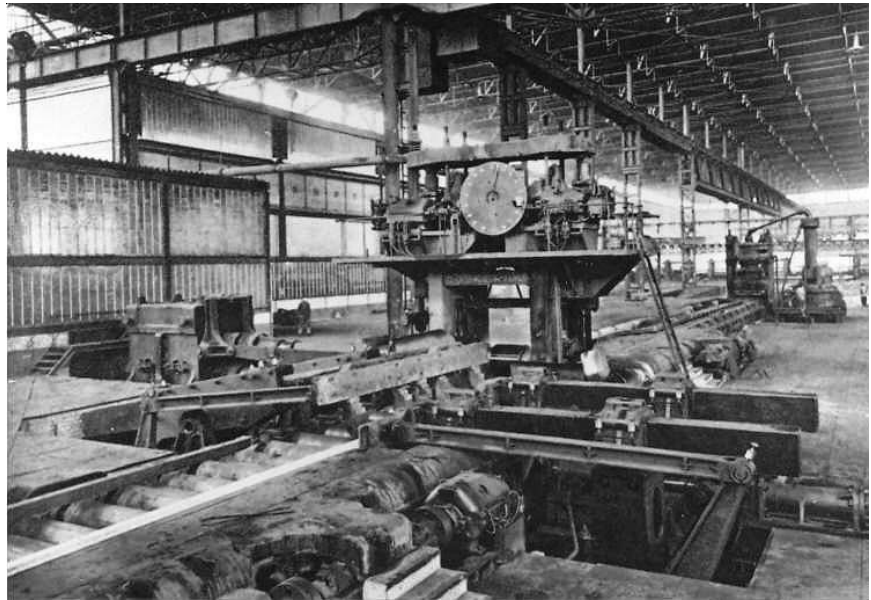
Ougrée-Marihaye: M. Soquette et ses compagnons, derrière le train à feuillards, vers 1942  
(photo M. Soquette)



Haut fourneau de Cockerill, vers 1922 (extrait de "Société Anonyme John Cockerill", doc. Nollomont)



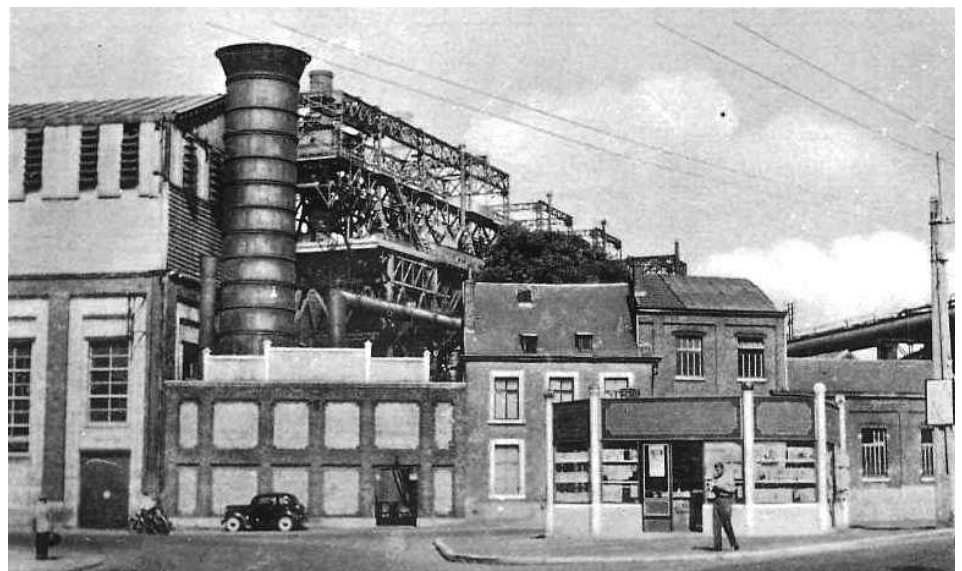
Photo extraite de "L'industrie belge et ses animateurs", vers 1941  
(doc. Nollomont)



Train de laminoir blooming, vers 1922  
(extrait de "Société Anonyme John Cockerill", doc. Nollomont)



Laminoir (extrait de "L'industrie belge et ses animateurs", vers 1941, doc. Nollomont)



Ougrée: entrée des hauts fourneaux, à une date indéterminée



**Q.: Quelle a été votre carrière ?**

**R.:** A la fin des années 30, on m'a déplacé au service Transport.

En 1940, j'avais trente ans, quand l'usine s'est arrêtée momentanément, puis a repris ses activités. On devait soumettre à l'Autorité allemande (au commandant chargé de la sidérurgie) les demandes de matériel nécessaire à l'approvisionnement, au moyen de documents Antrag (Proposition d'achat). On m'envoyait les soumettre, et normalement, l'officier signait de confiance, après avoir jeté un coup d'oeil en diagonale. Un jour, le document mentionnait des pans de lard. L'officier me demanda à quoi ils servaient. Je le savais: "Pour graisser les tourillons des cylindres de laminoirs", c'était un procédé archaïque. Il m'a dit qu'il fallait utiliser des coussinets en plastique qui existaient déjà en Allemagne.

Après avoir quitté le service Transport extérieur, j'ai été chargé de m'occuper des importations de l'usine. Je participais aux négociations d'achat pour le matériel important, dans le but de donner des instructions de chargement et d'échelonnement du matériel, afin que celui-ci arrive en temps voulu, au fur et à mesure du montage, sans stockage inutile sur un chantier (par exemple, le montage de l'aciérie LD). Les rapports que j'entretenais avec des usines étrangères me passionnaient. J'étais alors Chef de bureau.

J'ai terminé ma carrière comme Chef de bureau à Espérance-Longdoz.

**Q.: Quels ont été vos rapports avec les syndicats ?**

**R.:** J'ai eu des rapports personnels avec les syndicats à la fin de la guerre. Je connaissais André Renard, son syndicat était plus familial, on s'y intégrait plus facilement. J'ai cru qu'ils allaient apporter un certain apaisement entre les ouvriers et les patrons. J'espérais plutôt une espèce de collaboration, et non de l'antagonisme tel qu'il est pratiqué actuellement: c'est nuisible, ce n'est pas digne d'un peuple civilisé. Des gens civilisés devraient pouvoir s'expliquer sans aller jusqu'à la grève. J'avais suggéré au syndicat une modernisation qui a été mal accueillie; par exemple, si un membre de Cockerill accédait à un poste élevé dans le syndicat et que, plus tard, il ne convenait plus, il devait retourner à sa place à l'usine.

**Q.: Parallèlement à votre carrière professionnelle, vous vous êtes préoccupé de l'avenir de la Wallonie.**

**R.:** Je me suis intéressé au Rassemblement Wallon, sous l'influence de François Perrin. J'ai été président de la Commission Economie; j'écrivais des articles dans le journal du RW, toujours dans le même sens, préserver l'avenir de la Wallonie. J'avais imaginé un Centre de vacances pour quinze mille personnes, sans auto (parkings souterrains), avec des maisons à deux étages maximum, des magasins avec des produits de qualité (du vrai jambon d'Ardenne, du pâté non industriel, etc.), avec des excursions à Coë, etc. On est même allé voir un emplacement. Puis, je suis parti du RW.

A cette époque, j'avais imaginé que la Meuse puisse s'intégrer dans un réseau fluvial plus étendu entre la Mer du Nord et la Méditerranée, bordée de centrales électriques, d'aéroports, de TGV pour les marchandises et non les voyageurs, et tous autres moyens dont l'industrie pouvait avoir besoin pour exercer ses activités.

Voyant comment les choses évoluaient, j'ai proposé un aéroport à Liège pour aider au sauvetage de la Wallonie. Tout seul, j'ai rencontré le gouverneur Clerdent. Je lui ai suggéré un aéroport à Herve pour desservir Liège, Maestricht et Aix-la-Chapelle. Il a préféré Bierset alors qu'il y avait toutes sortes de contraintes (les militaires, les aiguilleurs du ciel, etc.). J'ai été vice-président de l'Association pour l'Extension de l'Aéroport de Liège.

Actuellement, j'ai encore beaucoup d'idées...

**Souvenirs de M. Engels**

Je suis né en 1913 à Seraing, rue Colson. Quand j'ai eu quatorze ans, j'ai essayé de me placer pour gagner un peu d'argent, parce qu'on n'avait pas facile dans la famille. De 1927 à 1929, j'ai été garçon de bureau au service contrôle, à Cockerill. J'avais 7 francs par jour. Ce n'était pas énorme. J'avais la "philosophie" du gamin à cette époque. Je me rappelle le vestiaire, une place toute blanche; pendant qu'on attendait d'être appelé pour un travail, on jouait à la balle, on shootait dedans et le mur était plein de marques ! Mais j'avais des camarades aux ateliers qui gagnaient plus que moi; j'avais envie d'y aller.

De 1929 à 1931, j'ai travaillé à la Boulonnerie comme Chauffeur de clous, à l'Atelier n°1. Il y avait des fours avec des trous, dans lesquels on introduisait des bouts de fer. Moi, je les retirais hors des trous et je les jetais dans un réservoir. Le machiniste de la presse les prenait et en faisait des boulons. J'étais le gamin qui aidait l'ouvrier. On devait rester près du four, qui dégagait une forte chaleur, mais on prenait la chose fort bien, sans trop se plaindre. Les chefs étaient assez distants, ils respectaient leur métier et étaient rigoureux: le contremaître était une personnalité; quand il passait, c'était une affaire. Et de la part de l'ouvrier vis-à-vis des gamins, il y avait quand même plus d'autorité: on devait obéir autrement que maintenant.

J'avais un oncle contremaître qui s'est occupé de moi pour que j'apprenne un métier, le métier d'ajusteur. En 1933, je suis entré à l'Atelier n°3 en tant qu'apprenti ajusteur. J'ai plus appris sur le tas qu'à l'école des Aumôniers du Travail. On fabriquait des turbines, des machines de bateau, etc. L'apprentissage a duré trois,

quatre ans, car le métier d'ajusteur était mieux considéré. Les ateliers de Cockerill étaient réputés, j'ai appris avec un maître qui avait plus de septante ans et du rhumatisme partout, même dans les doigts, je m'en souviens.

De 1934 à 1938, j'ai chômé plus que je n'ai travaillé. L'allocation de chômage n'était pas suffisante et la famille vivait péniblement, malgré le salaire de mon père qui a toujours travaillé (mais ma mère était malade, j'avais aussi des frères et soeurs).

En 1938, appuyé par une personnalité de la direction, je suis engagé aux Grosses Forges (toujours à Cockerill), au Martelage. Lorsque les coudées des navires étaient fabriquées, nous rectifions ce que la machine ne pouvait pas faire, nous avons donc une spécialité. On allait également en déplacement travailler sur des navires. L'ambiance était bonne, en général. Les mentalités ont progressé en même temps que la mécanique. Avec les chefs aussi, ça a évolué dans le bon sens, les rapports sont devenus plus démocratiques; pour finir, on les appelait par leur prénom ! Moi, je m'occupais surtout de la réparation de machines-outils de plus en plus sophistiquées: il fallait se mettre au courant; on recevait les plans qu'on étudiait pour pouvoir réparer. Ce n'était pas un travail de manoeuvre, il fallait avoir de l'expérience. Le métier d'ajusteur servait de base.

Pendant la guerre, on a travaillé tout le temps, sauf pendant les alertes. Mais le travail était automatiquement ralenti, car on travaillait pour l'occupant. Le slogan, à l'époque, était: "N'en fais pas trop, c'est pour les Boches", malgré qu'ils nous donnaient de la bonne soupe ! Une bombe anglaise est tombée sur un pont roulant de l'atelier, un brigadier a été blessé. Pour éviter que des ouvriers ne doivent partir en Allemagne, on les déplaçait un peu partout dans l'usine pour donner l'impression qu'ils étaient indispensables. Moi, j'ai réussi à me faufiler et à ne pas être inquiété. Ma femme et moi, comme on habitait chez mes beaux-parents, on n'avait pas de loyer, etc. Mais c'était un cas individuel, car d'autres vivaient mal. On était jeunes, on avait la mentalité du moment, tout cela ne nous empêchait pas de rire, c'était l'insouciance de la jeunesse; même pendant la mobilisation de mai 40, quand je suis parti avec l'armée vers Saint-Georges et que les bombes tombaient, on arrivait à rire !

J'ai été nommé brigadier, adjoint au contremaître, en 1962-63. J'ai terminé ma carrière après 46 ans de travail effectif et 51 ans d'affiliation à la Société Cockerill. J'ai été prépensionné en 1973, puis pensionné en 1978.

#### **Souvenirs de M. Jean Boland, ingénieur civil, ancien directeur à Cockerill**

##### **Q.: Comment expliquer votre attachement à la sidérurgie ?**

R.: Quand j'avais six, sept ans (je suis né en 1920), nous habitons aux Biens Communaux de Seraing et j'allais avec ma mère faire les courses au fond de Seraing ou à Ougrée. Ce qui me frappait, c'était les gros nuages de fumée rousse qui s'élevaient du côté de la gare d'Ougrée, et qui étaient plutôt effrayants. De l'autre côté, en face de la gare d'Ougrée, se trouvaient les fours Martin qui attiraient mon attention. J'apercevais des hommes avec des masques à treillis et je voyais un liquide rouge qui fumait – de l'acier en fusion – sortant du four Martin et dirigé vers la poche de coulée. Voilà mon premier contact avec la sidérurgie.

Quand je le questionnais, mon père me répondait et m'expliquait les coulées, les lingots, etc. Parfois, je restais à l'entrée de la rue de la Station d'où je voyais de grosses machines faire beaucoup de bruit. J'étais fasciné par la taille des engins.

Les moyens de locomotion étaient rares, on allait à pied à la Chatqueue, on revenait avec le tram parce qu'on était chargé de paquets. Malgré tout, la vie à l'époque était heureuse, car le quartier était tranquille. Quand une voiture passait, on courait voir si elle tombait en panne. Pour les gamins curieux que nous étions, c'était une leçon de choses.

Une image folklorique est restée gravée dans ma mémoire; cela se passait quand j'avais dix ans. Un mineur passait tous les jours, noir comme du charbon, pour rentrer chez lui après le travail. Il revenait avec une "bouyote" sur le dos (une sorte de bûche) – il en avait le droit. La hache était encore plantée dedans. Il avait l'air serein, malgré ses mauvaises conditions de travail. Peut-être avait-il bu une ou deux petites gouttes de *pèkèt*... (on buvait peu de bière à l'époque; à la maison, mes parents achetaient la bière en tonneau, et on soutirait suivant les besoins) ?

Je me souviens aussi de la grande grève de 1936. Les employés avaient des vacances payées, mais pas les ouvriers. Quand les ouvriers ont eu droit à des congés payés et quand leurs heures de travail ont été réglementées, ils ont obtenu partiellement ce que les employés avaient déjà. Je me rappelle des bagarres entre ouvriers qui voulaient travailler, qui avaient des enfants à élever et les ouvriers en grève. Ils se jetaient des pierres, et les grévistes badigeonnaient les maisons des autres avec du goudron.

##### **Q.: Quelles études avez-vous faites?**

R.: J'ai commencé l'école primaire à cinq ans, à l'essai; j'ai continué et je suis entré à l'Athénée de Seraing. Mes parents me destinaient à devenir instituteur – personnage qui, à l'époque, était considéré comme un notable. Le préfet de l'Athénée a fait appeler mes parents: "Il doit poursuivre ses études plus loin". J'ai donc continué en scientifique. Puis, le préfet et le professeur de mathématiques ont voulu que je m'inscrive à l'école militaire (qui était fort réputée). Mais je n'ai jamais aimé l'armée, j'ai refusé. Alors, tous mes souvenirs d'enfance sur la sidérurgie me sont revenus: "Voilà ce que je voudrais faire !" Le préfet a persuadé mes parents de m'envoyer à l'université. J'ai réussi mes études et je suis devenu ingénieur civil à vingt-deux ans. Le métal en fusion, je ne l'oublierai jamais, j'ai toujours le four Martin devant les yeux...

Q.: En mai 40, qu'avez-vous vécu ?

R.: J'étais encore à l'université, mais j'ai été mobilisé. On nous a donné un lieu de rassemblement, à Lobbes. C'était déjà la déroute, on ne nous attendait pas. Pour dormir, on a répandu de la paille dans les classes d'une école. "Si vous logez chez l'habitant, vous serez mieux", nous a-t-on conseillé. Fernand Burton et moi, nous avons suivi le conseil et nous avons été accueillis par une famille dont le fils était mobilisé. Puis, nous avons

Oberfeldkommandantur  
Verwaltungschef  
Arbsoz  
Abt.II.

TRADUCTION.  
Liège, le 1er juin 1944.

A la firme Société Anonyme  
John Cockerill  
- Sersing -

OBJET : Mise au travail de votre personnel.-

Par suite de la situation créée par les attaques aériennes, une partie de votre personnel ne s'est pas présentée au travail dans votre usine.

Suivant l'ordonnance du Commandant Militaire (voir au verso) pour assurer la vie publique et économique du 23 mai 1944 - publiée dans la presse et par affiches le 25 mai 1944 - est puni entre autre celui qui sans motif abandonne son lieu de travail ou son service ou qui ne reprend pas de suite son travail interrompu par force majeure.

Vous êtes donc prié d'inviter vos employés et ouvriers à reprendre immédiatement le travail en rappelant l'ordonnance du Commandant Militaire. Si votre personnel ne peut être employé à un travail productif, il doit être envoyé à la gare de Kinkempois pour des travaux de déblaiement, où il doit se présenter au bureau de l'O.T. Ils recevront là un salaire minimum de 11,70 francs belges à l'heure et une distribution de vivres et de cigarettes. La distribution de pain est organisée et assurée pour les gens travaillant à Kinkempois.

Vous êtes responsable de ce que tous vos employés et ouvriers sont occupés dans votre usine, ou se mettront à disposition pour le déblaiement à Kinkempois. Il est formellement interdit d'accorder un congé payé ou non payé ou d'envoyer appointement, salaire ou autres rémunérations au personnel, aussi longtemps qu'il s'absente du travail.

Les membres du personnel qui ne donnent pas suite à votre invitation de reprendre le travail doivent s'attendre à des mesures de la part des autorités occupantes envers eux-mêmes ou les membres de leur famille. Indépendamment de ceci, la direction de l'usine sera rendue responsable.

Jusqu'à nouvel ordre, vous devez rapporter tous les jours avant 13 heures et par porteur spécial à la Deutsche Arbeitseinsatzdienststelle, Avenue Rogier, 12, Chambre 15 :

- 1° le nombre des membres de votre personnel qui, le même jour, sont occupés dans votre usine, ou sur le terrain de votre usine;
- 2° le nombre des membres qui, le même jour, ont été envoyés par vous à Kinkempois.

Cette ordonnance doit être portée d'une manière appropriée à la connaissance de tout le personnel de votre usine.-

(s) Général v. Claer.

doc. M. Lapaille

reçu l'ordre de nous rendre dans le Sud de la France. Mais la gare de Lobbes a été bombardée, beaucoup de jeunes gens ont été tués ou blessés. Nous, nous étions réfugiés dans la cave d'une maison. A pied et en vélo, nous avons rejoint Dreux. Deux jours plus tard, on nous a enfournés dans des wagons à bestiaux en direction de Montpellier. Mais, atteints de dysenterie, nous nous sommes arrêtés à Pau pour consulter un médecin. Nous avons été dorlotés par des petits-cousins de Fernand Burton. Plus tard, nous nous sommes engagés comme vachers pour faire paître les quinze à vingt bêtes. Nous avons appris à conduire les boeufs et à ramasser les gerbes de froment, etc. J'avais 10 FF par jour (10 FB)! à condition que je me lève à 5 h du matin pour traire les vaches. Mais nous avions une condition physique remarquable. Nous n'avions aucune nouvelle de Belgique. Fin juillet, nous avons décidé de rentrer. Mais la France était divisée en deux. Près de la ligne de démarcation, nous avons fait toutes sortes de tours et, avec notre inconscience, nous avons traversé les lignes française et allemande. A la Kommandantur, nous avons prétendu avoir perdu nos papiers dans un bombardement et nous avons

reçu un laissez-passer. A Paris, pour ne pas être coincés, nous avons demandé à un couple âgé de se faire passer pour nos parents. Finalement, nous sommes arrivés à Seraing. Nous n'avions pas d'argent belge pour payer le batelier (le pont avait sauté) et c'est une dame qui a payé pour nous. Peu de temps après, ma mère, qui avait cru suite à de fausses rumeurs que j'avais été tué à Lobbes, est morte de chagrin.

**Q.: Comment votre carrière s'est-elle dessinée ?**

**R.:** J'ai continué mes études à l'abri de l'Université de Liège. En 42, j'ai obtenu le diplôme d'ingénieur civil métallurgiste. Avant de commencer mes derniers examens, j'avais déjà trois offres d'emploi. Mais j'ai d'abord reçu une convocation de l'Abwehr pour travailler chez Dornier en Allemagne. Je me suis évanoui dans la nature pendant quelques semaines. Parmi les entreprises qui m'avaient proposé un emploi, Ougrée-Marihaye était la plus proche de chez moi. J'ai été engagé.

Le chef de service m'a tout de suite fait comprendre qu'on était en guerre et que, par conséquent, je ne devais pas faire d'excès de zèle. J'avais demandé un poste à l'aciérie, ayant en mémoire ce que j'avais vu autrefois, mais on m'a mis aux hauts fourneaux, qui m'ont emballé.

Deux ingénieurs m'ont ensuite expliqué qu'on travaillait pour les Allemands et que nous devons faire semblant de bien travailler, mais ne pas aller au-delà. Ils étaient membres de l'Armée de Libération (A.L.) et ils m'y ont embrigadé. On ne faisait pas grand chose, mais ça servait, car on donnait des renseignements sûrs. On se rendait sur la passerelle du gueulard du fourneau (c'était interdit à cause du dégagement de monoxyde de carbone). On notait les trains qui passaient: les trains avec du matériel militaire et des troupes, les trains de marchandises. On notait aussi les postes de DCA que les Allemands établissaient. Les renseignements étaient transmis à un chef que je ne connaissais pas bien. On avait l'impression d'être fort utiles.

J'avais 1.600 francs par mois (4 kg de beurre au marché noir). Le personnel et les ingénieurs devaient vivre avec peu d'argent. En 1944, un des ingénieurs a été tué par les Allemands et l'autre a demandé de changer de secteur. J'ai donc dû remplacer rapidement des ingénieurs chevronnés. Puis, je suis devenu chef de service. Je m'amusais bien, j'étais passionné par les hauts fourneaux. J'ai eu de la chance, car de 1940 à 1944, rien n'a été amélioré, on se contentait de mettre des emplâtres. A cette époque, la grande prouesse était de réparer les pannes au plus vite. Ça m'a heurté, car le rôle d'un ingénieur était d'améliorer les engins et de réduire les pannes jusqu'à les supprimer. Je me suis donc mis à la tâche en vue de moderniser et j'ai suivi des stages en Angleterre, puisque ce pays avait poursuivi sa modernisation pendant la guerre. J'ai été responsable de la construction du Haut Fourneau B (de 1960 à 1962), qui a remplacé six hauts fourneaux d'Ougrée.

**Q.: Les accidents étaient-ils fréquents ?**

**R.:** Dans le haut fourneau, des trous de coulée se perçaient tout seuls où les briques réfractaires étaient rongées, et alors, les eaux de refroidissement formaient un mélange explosif avec le métal incandescent (lorsque l'hydrogène et l'oxygène se recombinaient brutalement). Il y avait parfois des accidents graves. Les hommes travaillaient dur et trouvaient cette situation normale, ils s'y étaient habitués. Pendant la guerre, beaucoup étaient découragés, parce qu'ils travaillaient pour l'Allemagne, n'ayant pas d'autre issue.

**Q.: Quel a été votre rôle dans l'entreprise ?**

**R.:** Le rôle évolue avec l'expérience et les pouvoirs reçus. Quand j'étais jeune ingénieur, nous avons dû réformer la façon de travailler, car d'anciens contremaîtres, courageux, travailleurs, criaient fort, mais n'avaient que la routine comme bagage technique. Ils subissaient les événements, les ingénieurs devaient y suppléer. Nous étions trois ingénieurs pour assurer les feux continus. Seize heures de travail le dimanche. Un jour de repos de temps en temps. Nous étions très liés au travail de nos ouvriers. Même si c'est pénible, c'est certainement la meilleure école pour connaître les engins que l'on tente de dominer et pour améliorer la connaissance des relations sociales.

Peu après la guerre, devant le manque de personnel de maîtrise qualifié, nous avons créé une école dans un bâtiment de l'usine: cours de sidérurgie, cours de chauffage industriel et cours de maîtrise. Le succès a dépassé tous nos espoirs. En quelques années, nous avons pu former des équipes de futurs contremaîtres très qualifiés qui ont assumé les fonctions de chefs de pause. En 1945, je venais de me marier, j'ai eu un entretien avec le directeur de l'époque: "Vous avez maintenant des chefs de pause capables, je demande un travail plus intéressant ou je suis prêt à quitter Ougrée". Il a accepté sans discussion.

Ingénieur chevronné, j'avais encore une présence importante sur les lieux de travail, de jour ou de nuit, en cas d'anomalie de marche ou d'incident. Un renfort était toujours le bienvenu. Mon épouse a été très compréhensive, car j'étais plus souvent en service qu'à la maison.

Au bout de quelques années, avec la connaissance des engins et des hommes, la tâche devient une recherche permanente. Le responsable doit alors former une équipe qu'il devra aider et supporter. En formulant clairement des objectifs à l'équipe, il devra en discuter, rectifier éventuellement et les faire accepter. Ces objectifs touchent tous les domaines d'activité de l'équipe: technique, social et de gestion.

L'aspect financier du travail de l'ingénieur fut difficile à obtenir correctement à la comptabilité de la Société. Vers 1948, le chef de la comptabilité me refuse les quelques renseignements dont j'avais besoin. J'avertis immédiatement le directeur général qui fait remettre un peu d'ordre dans ces conceptions périmées. Quand j'ai assumé la fonction de directeur en 1962, je bénéficiais de la comptabilité complète de tous les services me concernant, ainsi que d'un ingénieur attaché budgétaire complètement indépendant des chefs de service. Avec une telle organisation, on peut avancer à coup sûr. Il ne suffisait plus de vanter les mérites de telle transformation, il fallait en démontrer la rentabilité et nous avions les outils nécessaires pour contrôler la rentabilité prévue.

La sidérurgie a progressé dans tous les domaines après 1955-56. En 1962, après deux ans de travail, le Haut Fourneau B d'Ougrée était mis à feu et remplaçait six petits hauts fourneaux. C'était un des hauts fourneaux les plus modernes au monde. Sa conception de 1962 a permis de le tenir à un haut niveau grâce à des modernisations réalisées à l'occasion de chaque réfection.

Les fusions des trois Sociétés sidérurgiques du bassin (Ougrée-Marihaye et Cockerill en 1955, Espérance en 1970) étaient évidemment nécessaires, mais ont apporté beaucoup d'ennuis. En 1970 (fusion avec Espérance), la division était dispersée: les hauts fourneaux d'Ougrée, de Cockerill, d'Espérance; les cokeries d'Ougrée, de Seraing, de Flémalle, de Willebroek; les services d'entretien électrique et mécanique; la centrale électrique d'Ougrée. En 1975, nous avons encore mis en service une installation d'agglomération des minerais de fer à Ougrée (DL5). Cette installation très productive permet d'alimenter le Haut Fourneau B d'Ougrée et le Haut Fourneau 6 de Seraing-Espérance. Les hauts fourneaux vétustes d'Ougrée, de Cockerill et d'Espérance-Longdoz ont été progressivement arrêtés définitivement. Nous avons encore de grands projets, chimériques, il faut le dire. D'autres nations sont devenues des producteurs d'acier avec des installations modernes et des bas salaires. Elles défient toute concurrence pour l'acier courant et l'Europe a été obligée de réduire fortement sa production d'acier.

#### **Q.: Quelle était l'importance des relations sociales dans votre travail ?**

**R.:** Au début, pendant la guerre, elles étaient peu importantes. Il existait une complicité dans les équipes, nous le savions et nous fermions les yeux.

Les relations sociales ont commencé à prendre une place plus importante dès la fin de la guerre. En 1950, le système s'installait avec des résultats plus ou moins bons, c'était selon la mentalité des responsables d'une part, des délégués syndicaux d'autre part. Certains services étaient souvent en grève, occasionnant des pertes irréparables à la sidérurgie liégeoise. Dans d'autres services, au contraire, le délégué syndical et le responsable entamaient le dialogue dès qu'il y avait un problème. Il fallait rechercher l'origine du problème, puis la solution valable. Ces discussions demandaient beaucoup de temps, mais apportaient très souvent la paix sociale.

Le délégué syndical devait gagner la confiance du personnel; le responsable devait, lui, être irréprochable dans son travail d'ingénieur et devait faire preuve de franchise, de justice et d'honnêteté vis-à-vis du délégué syndical et du personnel aussi. Personnellement, j'ai souvent eu la paix sociale, mais j'y ai consacré beaucoup de temps.

Après les fusions avec Cockerill, mais surtout avec l'Espérance, nous avons dû faire face à une disparité effrayante de mentalités, de coutumes et de salaires. La recherche de rationalisation du travail, d'harmonisation des salaires a demandé beaucoup de temps et de travail de part et d'autre, mais avec un résultat satisfaisant. Le personnel est toujours demandeur, ce qui est normal jusqu'à une certaine limite. Cette limite n'est malheureusement pas souvent perçue à temps.

Les rencontres individuelles directes favorisent le dialogue et permettent d'aider pour des démarches administratives ou fiscales. En tout cas, c'est aux hauts fourneaux que j'ai appris le wallon, en parlant avec des ouvriers yougoslaves, italiens ou flamands !

Après cette vie agitée, j'ai pris ma retraite volontairement à 60 ans pour raison de santé.

#### **Souvenirs de M. Freuille**

J'ai toujours travaillé comme maçon à Ougrée-Marihaye, près de la gare d'Ougrée. Je suis entré à l'usine le 20 août 1945 à quatorze ans et demi. J'ai commencé le travail comme gamin de maçon; je servais le maçon, je lui apportais le produit réfractaire, des *reûses* en wallon, pour réparer les poches en acier (des bouteilles, qui sont devenues des creusets, ou des convertisseurs: les trois noms signifient la même chose).

Il y avait six bouteilles en fonctionnement; après un certain nombre de coulées, il fallait les démolir au marteau piqueur, car les briques étaient usées, elles s'abîmaient toujours à la même place, où l'acier tournait: ce travail était le plus pénible. Le creuset était couché, on commençait dans le fond, dans la fumée de goudron, on travaillait un peu comme les mineurs, c'était terrible. On mettait des sabots en bois, qui se consumaient à la chaleur; certains entraient quand le creuset était encore rouge.

Je crois que mon salaire au début était de 17 F par jour. Je rendais toute ma quinzaine à ma mère. J'habitais la Maison Sérésienne, rue Renard, j'allais et je revenais à pied, ce qui prenait trois quarts d'heure ! On se rencontrait en chemin, avec mon père, les voisins, et j'apprenais des choses avec les plus âgés. Plus tard, je suis remonté au tram.

Vers 49-50, je suis devenu maçon de poche. On plaçait des briques au fond et on damait tout autour.

En 52, quand j'ai travaillé comme maçon de bouteille à l'aciérie Thomas, je gagnais un peu plus, mais c'était nettement plus dur: dans la poussière, dans la chaleur, en manquant d'air, à un rythme rapide; je portais des briques de 20 à 40 kg. Il fallait travailler rapidement: un panier avec les briques descendait, on les prenait à deux et on les mettait à leur place, avant que le panier ne redescende. On n'avait pas le temps d'allumer une cigarette.

Au nouveau Thomas, rue de Seraing, les bouteilles étaient au moins trois fois plus grosses.

Mon père travaillait au laminoir, au train à rail, où on fabriquait des rails de chemin de fer. Il m'avait dit: "Le jour où vous toucherez votre première quinzaine, vous irez vous inscrire au syndicat". Je me suis inscrit à la FGTB (il n'y avait pas encore de CSC, je crois).

On formait une brigade à part, comme les électriciens ou les mécaniciens, mais on faisait partie de l'aciérie. Quand j'étais gamin, on jouait plus qu'autre chose. Avec deux autres garçons qui étaient une tête plus grands que moi, on faisait des concours: on vidait les briques d'un wagon, puis on s'amusait à celui qui en remettrait le plus dedans, je n'étais pas le dernier! Pour les poches, on utilisait un mortier qu'on appelait "mastic", qui ressemblait à de la moutarde: on se battait avec ça ! Un jeune prenait une brouette de "mastic" et, arrivant près d'un gamin, il la lui mettait discrètement entre les jambes, et le poussait dedans.

Mon premier contremaître était un brave type, mais il est tombé malade. Je me suis bagarré avec son remplaçant, car j'avais une trop "grande gueule". Il faisait tout pour m'embêter. Une fois marié, j'ai demandé à gagner plus et j'ai travaillé un moment à la production; ce n'était pas la même chose, je ne m'amusais pas, et je suis redevenu maçon.

J'ai fini ma carrière à ce poste, en 1984, à la fermeture de l'aciérie LD.

Comme gamin, je travaillais huit heures par jour, les pauses, c'était interdit, même 6 h - 14 h. Mais je travaillais presque tous les dimanches, parce que quatre maçons travaillaient le dimanche et avaient besoin d'un gamin pour les accompagner. Je n'avais pas de distraction, je me levais à 6 heures et je remontai à 17 heures, j'étais assez fatigué pour aller dormir. A dix-huit ans, j'ai été au régime des trois pauses.

Gamin, je n'avais pas de vélo, rien du tout. Mon meilleur copain, Marcel, un Polonais, était né comme moi dans les baraquements des Biens Communaux, rue des Sables. Il était paralysé d'une jambe, à cause de la poliomyélite; son père lui avait fabriqué une trottinette spéciale. Quand j'ai eu un vélo, vers 1950, je me suis promené avec lui (il ne pouvait pas faire un tour complet de pédalier).

Je n'ai connu qu'un seul accident grave, au nouveau Thomas, dans les années 60. Un garçon de mon âge s'est fait tuer en dehors de la bouteille. Un bac avec des briques montait, il est tombé et a écrasé le jeune homme.

Les fumées qu'on avalait étaient effroyables: nos poumons étaient contrôlés tous les six mois, et on n'avait rien ! Le docteur Proyard et d'autres sont venus faire des mesures parce qu'on réclamait – l'air était malsain – et ils nous ont dit: "Il n'y a pas de danger avec ces fumées".

Gamin, je portais des habits et des sabots achetés par mes parents. Plus tard, on a eu droit à deux costumes par an, des chaussures, et des camisoles en pilou pour aller au feu.

### **M. Dillmann: Souvenirs d'usine**

J'ai débuté à quatorze ans à l'aciérie Thomas d'Ougrée-Marihaye, le 20 août 1945. J'ai travaillé comme gamin maçon pendant deux ans. Les maçons réparaient les poches des coulées.

Après, j'ai porté le "jet": un homme de bassin prend l'acier avec une louche et la vide dans un moule; quand c'est pris, on démoule, et avec une pince, on le porte à l'ouvrier qui le bat avec un petit marteau-pilon pour en extraire de petites languettes. On en découpait un morceau sur lequel on indiquait le numéro de la coulée, et qu'on envoyait au laboratoire pour analyser la coulée. J'ai aussi été porteur d'éprouvette, j'allais montrer l'acier au contremaître, le *sofleû d' tchôde*, qui décidait si le grain de l'acier était bon ou pas; il savait ce qu'il devait mettre comme manganèse pour transformer le fer en acier, il jugeait s'il fallait sept ou huit kilos, ou deux, trois morceaux.

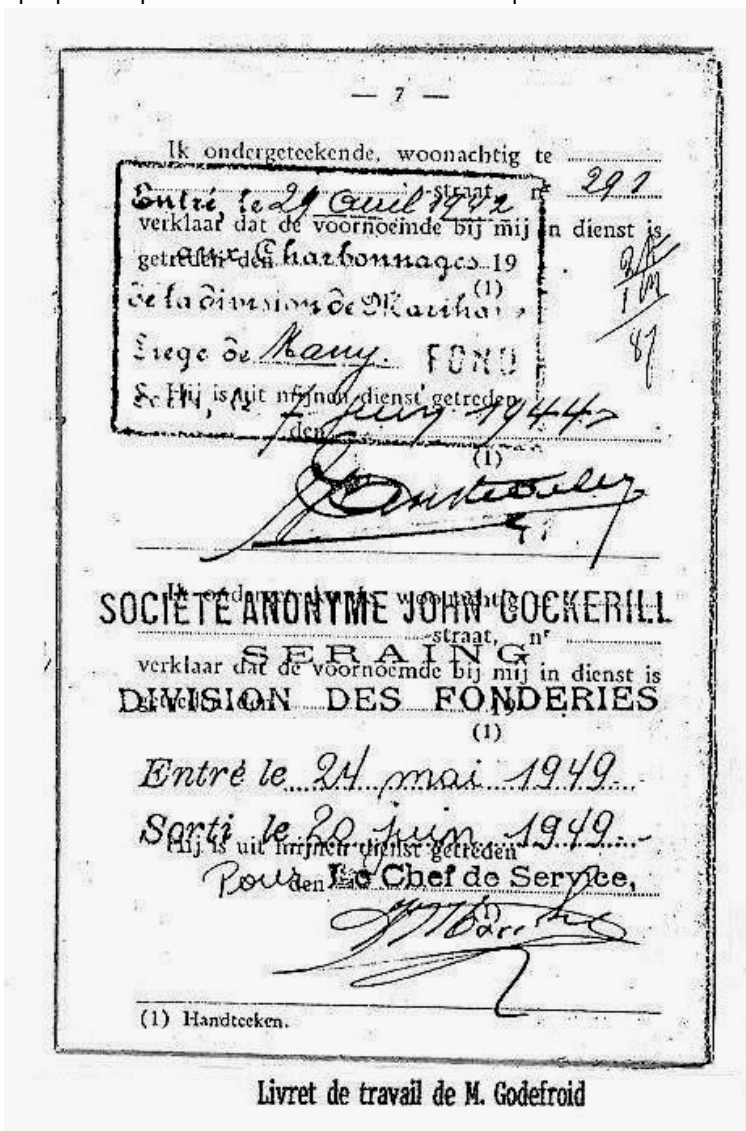
Quand la bouteille était baissée, on décrassait les scories dans un bac; quand la bouteille se relevait, le préposé repartait avec une machine électrique. On remontait avec les scories par le tunnel (le "rat") et le

machiniste du pont attachait le bac, qui remontait et était versé. La coulée était vidée dans une poche de coulée; une grue prenait la poche.

Par la suite, j'ai travaillé sur les ponts roulants, dans les tunnels en tant que machiniste. De temps en temps, j'étais manoeuvre derrière les cornues (je déchargeais les wagons). Il y avait beaucoup de travail. On travaillait et on transpirait. Entre le "jet" et les ponts roulants, je suis allé sur les grues à l'eau: on coulait des petits lingots de sept à neuf cents kilos; quand ils étaient pris, on les accrochait au pont roulant, on tirait les lingots sur des taques; le "rapiceur" tirait avec une grande pince, aidé par la grue, et les lingots étaient emmenés dans un chariot avec des roues de fer au train à rails. Pour descendre, ça allait, mais pour remonter, c'était plus dur.

**Q.: Le travail était-il pénible ?**

**R.:** Certains travaux étaient durs. Toutes les cent, cent cinquante coulées, le premier de bouteille devait nettoyer les becs de cornue avec un rail ("hacher au bec") pour faire tomber le "loup" (les crasses). Les aciéristes portaient des vestes d'amiante et des "bablous" (des visières). Ils transpiraient tout le temps et devaient boire assez bien. Les ouvriers qui se trouvaient sur le plancher aux cornues avaient un travail fatigant dans



Livret de travail de M. Godefroid

les bains d'acier. Ceux qui jetaient des briquettes de chaux dans les coulées étaient éreintés. A la vieille aciérie d'Ougrée, dans le "jardin", il fallait nettoyer les cheminées, c'était aussi fatigant.

Quand on travaillait à une seule cornue, ça allait; quand on a marché à deux bouteilles, le rythme était plus rapide, et quand on a décidé de travailler sur trois bouteilles, on n'avait plus le temps de souffler.

L'ambiance était excellente, une solidarité existait entre tous les camarades, jusqu'à la fermeture de l'ancienne aciérie d'Ougrée dans les années 60. On était un peu comme les mineurs à l'époque. Un exemple: quand on a dû chômer, on a voulu faire chômer les jeunes, mais les anciens ont demandé eux-mêmes un roulement. J'ai admiré ce geste. Puis, ça s'est dégradé. Il y a eu ensuite l'aciérie LD, certains y sont allés, d'autres sont partis à Chertal.

Je me rappelle qu'après la fermeture du charbonnage des Six Bonniers, quelques mineurs ont été recasés chez nous; certains sont partis, car ils trouvaient le travail trop dangereux: il y avait tout le temps des bruits d'explosion et des étincelles.

Nous étions des travailleurs wallons et flamands limbourgeois. On travaillait comme une seule personne et on s'arrangeait comme des frères. Je ne comprends pas le racisme actuel entre Belges.

**Q.: Les accidents étaient-ils fréquents ?**

**R.:** Il y en avait très souvent à cause de l'absence de sécurité et de protection. Presque chaque jour, on déplorait un tué et des blessés sur l'ensemble de la sidérurgie. Ensuite, les comités de sécurité et d'hygiène ont mis au point certains moyens de protection; par exemple, des souliers avec des pointes en fer pour éviter les pieds écrasés, un tablier pour éviter que le pantalon ne soit brûlé, du cuir autour des jambes (des guêtrons), etc. Progressivement, il y a eu moins de blessés et presque plus d'accidents mortels. Les ouvriers accidentés avaient droit à une pension, et on leur confiait des travaux plus légers, ils devenaient réfecto-

magasiniers, peseurs (de lingots), ils numérotaient les lingots, etc. On trouvait toujours une place pour les caser.

### **Q.: Quelle a été l'activité syndicale?**

**R.:** Les syndiqués étaient tous à la FGTB, il n'y avait pas de CSC. On avait de bons délégués, on a revendiqué pour de meilleurs salaires et on a obtenu les meilleurs salaires de l'usine, même par rapport aux aciéries de Cockerill et de l'Espérance. Nos délégués savaient se battre et les cadres cédaient, car on faisait beaucoup de production. Jusque dans les années 50, certains délégués étaient analphabètes, mais ils savaient taper sur la table !

Avec le recul, j'estime qu'on aurait dû faire aussi des grèves pour le renouvellement de l'outil. Peut-être qu'on aurait conservé une sidérurgie assez forte.

Le premier de bouteille avait le meilleur salaire, puis le premier de bassin, le deuxième de bassin, etc. jusqu'aux manoeuvres. On gagnait un pourcentage en fonction du nombre de coulées; d'une pause à l'autre, on essayait d'en faire plus. Une pause a réussi 79 coulées, une autre en a même fait 83, mais était-ce du bon acier ? Le travail est devenu plus rapide quand on a eu des souffleries à oxygène.

A Cockerill et à l'Espérance, les deux syndicats existaient. Tant qu'il n'a pas été question de front syndical, c'était la croix et la bannière pour se mettre d'accord, alors que l'aciérie Thomas parlait d'une seule voix.

### **Q.: Comment étaient les rapports avec les chefs ?**

**R.:** De temps en temps, un ingénieur venait avec un nouveau pour lui apprendre la routine. Une fois, un ingénieur a même demandé à un *sofleû* pourquoi il ajoutait du manganèse. Souvent le premier de bouteille jugeait lui-même si l'acier était bon ou pas. Avant, de génération en génération, un ouvrier devenait brigadier, puis contremaître. Après, il a fallu aller à l'école, mais je ne suis pas du tout certain que les nouveaux contremaîtres étaient plus capables. C'était très rare quand un contremaître avait un "gros cou"; la plupart du temps, il s'adressait à nous en demandant: "Est-ce que voulez bien faire cela ?" Ce n'était pas vraiment un chef, plutôt un camarade. L'usine, c'était vraiment la famille, malgré les mouvements de grève qui avaient lieu en général pour des augmentations de salaire (des primes, des congés payés double, etc.). Ougrée-Marihaye était Ougrée-Marihaye, Cockerill était Cockerill, et l'Espérance pareil. Quand on a fusionné toutes les usines, ce n'était plus tout à fait la même chose, mais avec le temps tout cela s'est arrangé. Il a fallu notamment harmoniser les salaires, car, par exemple, au four à coke d'Ougrée, les ouvriers gagnaient bien leur vie, pas autre part.

### **Souvenirs de M. Da Roit**

J'ai commencé comme gamin de bureau au contrôle, au Château de Cockerill, le 1 août 1928, à quatorze ans. Nous devions porter des lettres dans les bureaux, c'était tout. Depuis l'âge de sept ans, quand mon père était décédé, j'avais vécu à l'orphelinat (ma mère était seule avec trois garçons et une fille). Dès que j'ai gagné ma vie, je suis retourné habiter auprès de ma mère. Mais je ne gagnais pas assez, 1 franc l'heure, et je ne suis resté garçon de bureau qu'un seul mois.

Je suis entré au charbonnage Colard comme frappeur de forge. Je travaillais toujours de 7 à 16 h, en surface, dans la forge. Le forgeron chauffait le fer, et je frappais dessus pour l'aplatir sur l'enclume. Ça se passait bien. J'ai quitté parce qu'on ne payait pas assez, je suis allé au calcinage (four à coke) de novembre 31 à novembre 34. On travaillait en plein air: on surveillait une machine qui séparait les ferrailles des poussières et des pierres. Le travail n'était pas dur, on travaillait de jour et on était nombreux. Mais en 1934, il n'y avait plus de travail, on a fermé le secteur et comme j'étais un étranger, – j'étais né en Belgique, mais j'avais encore la nationalité italienne – j'ai été mis au chômage. J'ai chômé jusqu'en juin 1935. J'ai touché une allocation, parce que j'étais syndiqué, mais seulement le premier mois, je crois.

Pour retrouver une place, j'ai été un mois au haut fourneau, à Cockerill toujours. N'en parlons pas, je n'étais pas habitué à la chaleur et à ces travaux, j'étais trop jeune à ce moment-là.

Fin 1935, j'ai travaillé au laminoir et j'y suis resté assez longtemps, jusqu'en janvier 1939. Je travaillais à la tôlerie pour trier les tôles. Je regardais les défauts et je séparais les bonnes tôles des mauvaises. Le travail n'était pas dur, l'ambiance était vraiment bonne, les chefs compréhensifs. Le pont roulant faisait tout: quand il y avait un défaut, le pont roulant mettait la tôle sur le côté. Je travaillais de 7 h à 16 h, et quand il y avait trop de travail, je faisais les pauses. Mais quand l'activité s'est ralentie, j'ai à nouveau été mis à la porte en tant qu'étranger.

Deux mois plus tard, j'entrais aux Grosses Forges, en mars 39, à la fabrication des obus. Les obus subissaient plusieurs contrôles: les ogives, la résistance, etc. Je contrôlais la résistance des obus: on les mettait dans une machine qui les trouait. On regardait ensuite la largeur du trou avec une loupe spéciale.

Mais j'ai été rappelé à l'armée le 28 octobre 40, dans les services sanitaires et j'ai pu revenir à Cockerill en septembre 41, au Transport, à l'atelier des wagons (l'entrée se trouvait près du pont de Colard; après, on l'a



mise plus haut, près du passage à niveau). Je réparais les wagons; par exemple, on démontait les essieux et on regardait ce qui manquait. Au Transport, j'ai eu un travail fixe, les nouveaux wagons. Là aussi, on s'entendait bien avec les collègues et le contremaître nous comprenait. Pendant la guerre, l'usine distribuait de temps en temps du sirop, des pommes de terre. On avait de la soupe tous les jours, il fallait naturellement la payer. Vers 42-43, je suis devenu sectionnaire; j'aidais le délégué syndical, je donnais les timbres du syndicat et je prenais mes responsabilités quand il n'était pas là. Ainsi, j'ai dû aller au bureau défendre un homme accusé d'avoir mis du sable dans un wagon pour le saboter (pendant la guerre) et mis à pied pour trois jours. Le wagon ne roulait pas convenablement, on l'a ouvert et on a vu du sable; je me doutais de ce qui s'était passé. J'ai expliqué qu'il n'y avait pas de sable dans notre secteur, que l'homme n'en avait pas jeté et qu'on ne recommencerait pas le travail à midi si l'homme était mis à pied. On n'en a plus parlé. En 1949, l'atelier a été fermé, car il existait à Ougrée un atelier de réparation; une partie du personnel a été transféré à Ougrée, moi, je suis allé à l'atelier d'entretien des hauts fourneaux et des laminoirs.

J'ai travaillé là jusqu'en avril 1975, quand j'ai été pensionné. Je travaillais de jour, sauf quand il y avait une "astrapade", il fallait parfois rester pendant 36 heures, jusqu'à ce que cela soit réparé. Un jour, j'allais au laminoir, un autre jour au haut fourneau, partout où il fallait réparer. Ça s'est fort bien passé, les chefs étaient fort larges d'idées. Mais en 1966, j'ai eu un accident: j'étais à 3 mètres de haut pour prendre quelque chose, quand j'ai voulu redescendre, je me suis agrippé à un tube que quelqu'un avait placé là, croyant que c'était l'échelle, et j'ai eu les deux jambes et un bras cassés. Autrement, **je grimpais à 50, 60 mètres, sans jamais avoir de "gratte" ! Je suis resté deux ans à l'hôpital et je m'en suis tiré avec une cheville calée et un genou gauche que je ne peux plus plier à fond.**

Je n'ai pas de mauvais souvenirs de nulle part, de tous côtés, l'entente a été assez cordiale.



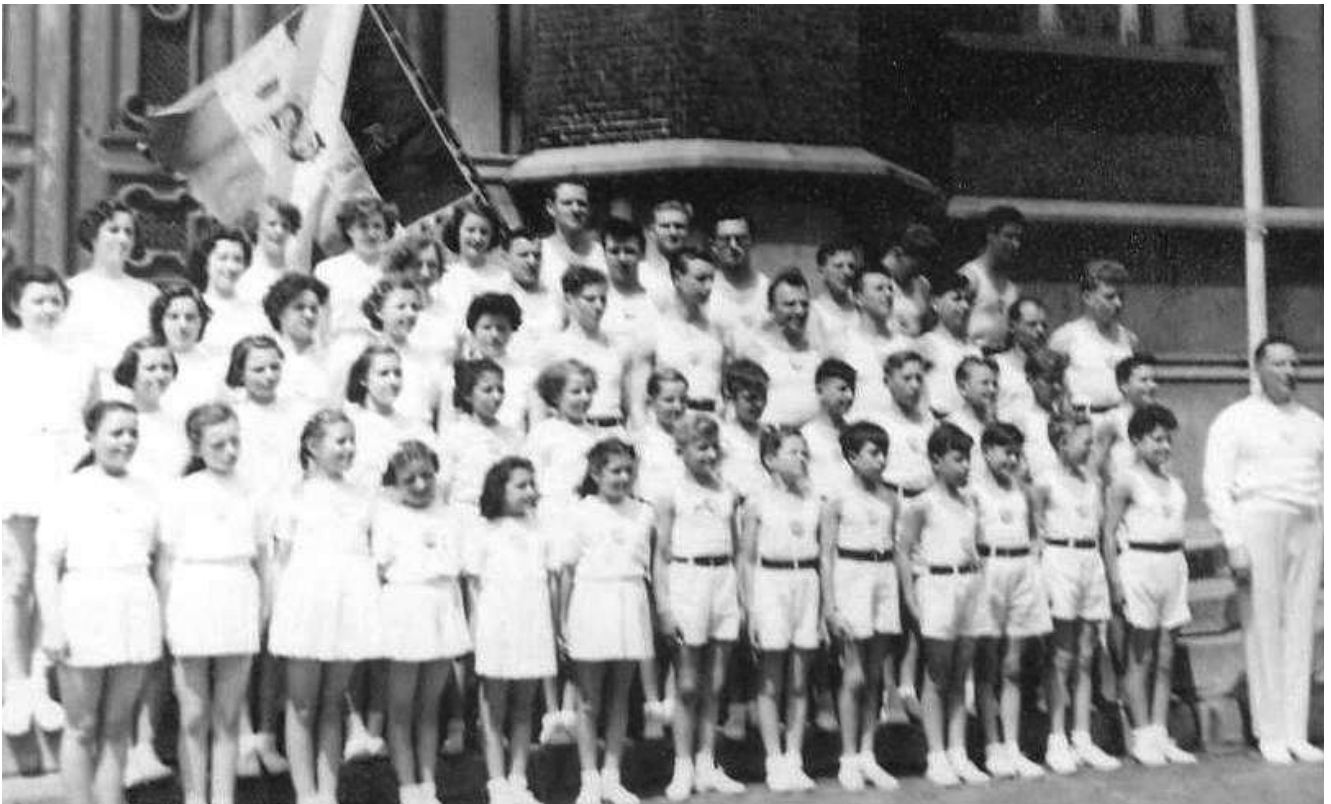
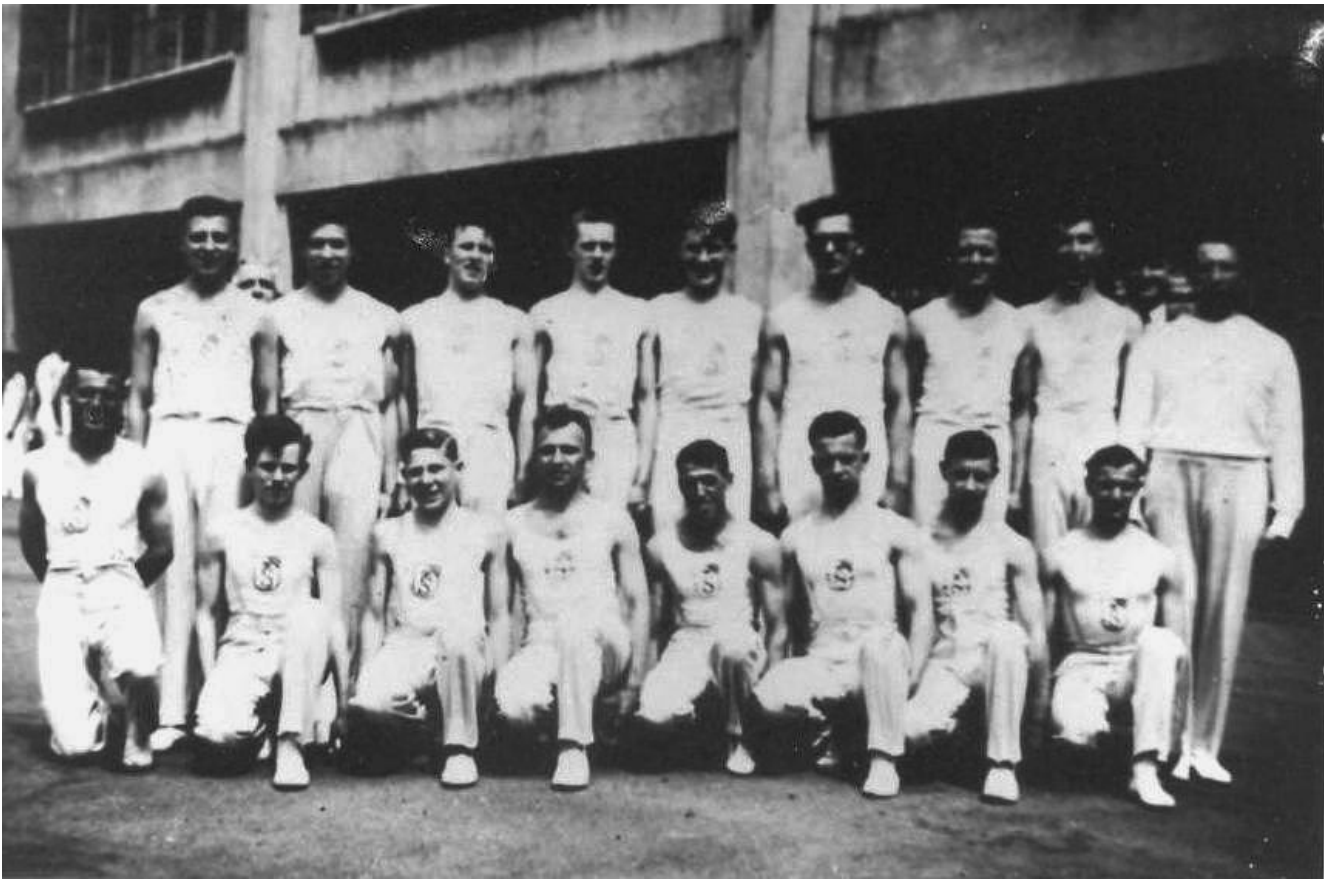
Cortège passant rue Roi Albert, à Ougrée, à l'occasion du centenaire d'Ougrée-Marihaye, en 1939



Tante Florentine de Renory, présentée au Roi Léopold III lors du centenaire d'Ougrée-Marihaye, car elle était la plus ancienne ouvrière toujours en vie, en 1939



Maison décorée au 118, rue Roi Albert, pour le centenaire d'Ougrée-Marihaye; sur le seuil: Maria Coenen et Arthur Taton (photos Mme Steveny)



La Sérésienne dans les années 50 (photos M. Struips)

# Divers

## La royale sérésienne

(article écrit à l'occasion des 125 ans de cette société de gymnastique)



[...] Voici 125 ans (en 1864), notre société voyait le jour. Son histoire est intimement liée à l'histoire de notre pays et à celle de notre région. Elle passe au travers de la révolution industrielle et des batailles de la classe ouvrière, voguant de la crise industrielle des années 30 aux chocs pétroliers des années 70, bravant deux guerres mondiales. Après toutes ces vicissitudes, elle est toujours là. [...]

Ce jour-là, il pleuvait sur Seraing, c'était le printemps, un printemps maussade. Eugène, Louis et Marc, trois jeunes notables de Seraing se retrouvent pour boire un petit verre de *pèkèt* dans

un café de la place Kuborn. Il faut bien avouer qu'en ce temps-là, il n'y avait pas beaucoup de distractions, pas de cinéma, encore moins de télévision, les clubs sportifs étaient inexistantes ou à peine naissants. Les seules distractions étaient le théâtre, les marionnettes, le jeu de bouchon et la *sîse* le soir au coin du feu. N'oublions pas non plus qu'à cette époque, les ouvriers travaillaient douze heures par jour et qu'il n'y avait pas de congés ni de vacances. Nos trois compères étaient donc attablés au café des Francs Buveurs, ils discutaient de choses et d'autres, lorsque Eugène Marquet, qui était un jeune docteur en médecine, lança l'idée de se réunir le dimanche pour pratiquer des exercices de souplesse, d'agilité et de force; l'idée était originale, les trois amis décidèrent donc de mettre leur projet en route, se promettant l'un l'autre d'amener quelques amis le dimanche suivant. Après une dernière petite goutte, ils se séparèrent. Eugène Marquet, qui était l'initiateur du projet, se mit à la recherche d'un endroit où ils pourraient se réunir. En revenant vers la place de l'abbaye, il passa en face de l'Hôtel des Bruyères, rue Colard-Trouillet. Cet établissement était situé en face de l'actuel Hôtel de Ville, place du Marché. Hubert, le fils du patron, était un ami d'enfance; Eugène, lui-même, était le médecin de famille; il savait qu'il y avait dans l'hôtel une grande salle de réunion et qu'on y organisait parfois des bals de quartier. L'accord se fit rapidement et la salle fut mise gratuitement à la disposition d'Eugène. C'est le cœur joyeux qu'il prit le chemin du retour.

Pendant la semaine qui précéda la première réunion, Eugène se posa pas mal de questions et se trouva confronté à des problèmes auxquels, dans leur emportement, les trois amis n'avaient pas songé ! Qu'allait-on faire ? Pendant combien de temps ? Quel genre d'exercices, quel matériel de base fallait-il, quelle tenue ? Je dois vous avouer que si nos trois amis avaient lancée l'idée de la gymnastique, ils n'en connaissaient pas le premier mouvement. Eugène passa tout le temps libre dont il disposait à chercher dans les bibliothèques publiques existantes et dans sa documentation personnelle, les bases nécessaires pour le dimanche qui approchait à grands pas. A cette époque, la gymnastique n'en était qu'à ses débuts et ses recherches ne furent pas très fructueuses. C'est donc avec très peu d'informations et comptant sur ses connaissances médicales que, le dimanche, il se rendit à l'Hôtel des Bruyères.

A sa grande surprise, une dizaine d'amis attendaient dans le hall d'entrée. Après les salutations et présentations d'usage, ils se rendirent dans la salle. Il fallut d'abord enlever les tables et les chaises qui l'encombraient. Cela se fit dans la bonne humeur. Marc avait amené un de ses amis qui était un sportif avant la lettre; nous l'appellerons Henri, c'était un touche-à-tout, il s'était déjà essayé à diverses disciplines sportives et les lève-tôt pouvaient le voir chaque matin faire quelques tours du quartier au pas de course. Il était naturellement la risée des habitants qui ne comprenaient pas que l'on puisse perdre ainsi son temps. Il n'empêche qu'il était un des précurseurs anonymes et inconnus d'une mode qui nous est revenue des Etats-Unis il y a quelques années.

De commun accord, il fut désigné pour être le moniteur de la troupe. On commença par quelques tours de la salle en levant haut les genoux; après deux tours, les premiers lâchèrent prise, ils avaient les poumons et la gorge en feu; les deux ou trois qui terminèrent les cinq tours étaient rouges comme des pivoines, leurs jambes tremblaient et il leur fallut quelques minutes pour récupérer leur souffle. On passa ensuite aux exercices d'assouplissement des bras et des jambes; ils étaient alignés sur deux files face à Henri qui montrait les exercices: "Elévation sur pointe des pieds !" lança Henri. Tous se levèrent sur la pointe des pieds "Accroupi, en

gardant le buste bien droit". Dans un bel ensemble, les dix premiers gymnastes de la société s'accroupirent, et crac, avec le même ensemble, trois fonds de pantalon ne résistèrent pas à ce traitement. Ils s'écroulèrent tous à terre en se tordant de rire et se moquant les uns des autres. C'est dans la bonne humeur générale que se termina la première réunion de gymnastique de Seraing.

Petit à petit, le groupe se structura et de nouveaux adeptes vinrent grossir les rangs des premiers gymnastes. Ces hommes sensés avaient compris bien avant d'autres tous les bienfaits que procure la pratique des exercices corporels. Ils étaient parmi les premiers à mettre en pratique une expression latine connue maintenant de tous, *mens sana in corpore sano*, un esprit sain dans un corps sain. On fit l'acquisition de matériel, des massues, des barres fixes, des cannes, etc. Et un beau jour de juin 1864, le 1<sup>e</sup> pour être tout à fait exact, fut créée la Société de Gymnastique de Seraing. Les exercices se firent plus diversifiés, et bientôt la renommée de la Société se répandit dans le bassin de Seraing et aux alentours, drainant de nouveaux adeptes de la gymnastique.

En 1865, Eugène Marquet prit contact avec les quatre autres sociétés gymniques qui existaient en Belgique et ils décidèrent de fonder la Fédération Belge de Gymnastique (devenue la Fédération Royale ou FRBG). Le premier essor était donné, tous les pions étaient en place, la gymnastique pouvait se répandre dans tout le pays. La renommée de la Société de Gymnastique de Seraing était telle que très vite, on vit éclore de nouvelles sociétés gymniques. Pour éviter toute confusion, les dirigeants décidèrent de changer le nom de la Société: elle s'appellera désormais La Sérésienne.

Pendant trente ans, la Société connut des hauts et des bas, ne comptant que sur la bonne volonté des membres et sur le bénévolat de ses dirigeants. Elle se structura, créant son drapeau, ses uniformes, participant à de nombreux concours. Le 5 octobre 1899, le Roi Léopold II honora notre Société en lui donnant l'autorisation de porter le titre de Société Royale.

La salle de l'Hôtel des Bruyères devenant trop petite, le comité se tourna vers son Président d'Honneur. M. Adolphe Greiner était à l'époque directeur général de la S.A. Cockerill. Grâce à son initiative, un nouveau local fut mis à la disposition de la Société rue du Marais [...]. Il fut inauguré le 15 juin 1902. C'était un gymnase d'avant-garde, avec tout le matériel nécessaire à l'époque pour la pratique de notre sport favori. De grandes festivités furent organisées, avec défilé dans les rues de Seraing. On avait sorti les drapeaux et invité plusieurs Sociétés amies. Les autorités communales défilaient en tête du cortège. Ce fut une belle et grande fête, et longtemps encore, on en parla dans les chaumières. (à suivre)

Pour la Sérésienne,  
M. Struips

### **Marthe Stordeur: souvenirs de speakerine à Seraing-Radio**

Une amie m'a fait parvenir il y a quelques jours votre revue. J'ai été bien étonnée et émue que l'on se souvienne encore de Seraing-Radio. Cette photo au micro avec Jules De Neumostier et Mlle Henrion m'a fait revivre de vieux souvenirs.

J'ai en effet beaucoup participé aux émissions de Seraing-Radio, et ce, depuis mon enfance. Je suis née au 27 de la rue Goffart, juste en face de la maison Henrion, qui devait devenir Seraing-Radio.

Mon père et M. Henrion étaient donc des amis. Très jeune, j'avais peut-être huit ans, peut-être moins, Mme Henrion m'a fait participer à ses émissions, qu'elle avait intitulées "Les heures enfantines". On m'appelait la mascotte de Seraing-Radio. Mme Henrion était "Tante Mady", Mlle Henrion, Loulou, était Miss Sourire. Avec Jules De Neumostier, nous interprétions de petits sketches dont Mme Henrion était l'auteur.

Je me souviens qu'il y avait plusieurs personnages dans ces jeux, nous n'étions que quatre, il fallait faire plusieurs voix. Jules De Neumostier y excellait naturellement.

Plus tard, il y eut les publicités chantées. Je les chantais, Jules accompagnait à la guitare ou au violon, tout en faisant le pitre, il m'était difficile de garder mon sérieux. Souvent d'ailleurs, quand il faisait ses annonces avec Loulou, celle-ci avait des fous rires difficiles à réprimer.

C'était sympathique, cela avait un caractère familial. C'était au fond une station populaire et peu protocolaire, très proche de ses fidèles *chers-auditeurs*.

Les studios et le poste-émetteur furent installés à Plainevaux. J'habitais avec mon père dans la propriété, derrière le bâtiment où étaient les studios. J'étais donc très proche de la famille Henrion. L'arrestation de Loulou, enceinte, devenue Mme Peetermans, et de son mari par les Allemands fut un drame.

Les Allemands ont réquisitionné le poste-émetteur et tout fut terminé.

Tout ceci est bien loin, Seraing-Radio était surtout écouté par des adultes, il y a plus de soixante ans. Combien reste-t-il de ses auditeurs qui se souviennent encore ?

Pendant la mobilisation, nous avons enregistré un disque avec le petit orchestre de Beyrens: "La Madelon de Belgique".

Je prenais aussi souvent le téléphone, les demandes de disques dédicacés, à l'intention de..., de la part de... M. Henrion les lisait à sa façon, une façon savoureuse qui donnait l'impression qu'il était un peu... gai; pourtant, à ma connaissance, il ne buvait pas.

Tout ceci ravive bien des souvenirs. Croyez-vous que cela intéresse encore quelqu'un ?

Toute la famille a disparu, seul reste le petit-fils, Francis, je pense, dont je me souviens: un petit garçon qui taquinait son grand-père M. Henrion. Je doute qu'il se souvienne de moi.

### **Précisions de Mme Petit-Germain**

A la lecture de l'article de la page 40 de votre fascicule n°7 au sujet de la Saint-Nicolas, je remarque une petite erreur que je me permets de vous signaler. A l'avant-dernière ligne, il est écrit: "M. Graffart a joué le rôle de saint Nicolas pour les écoles..."; or, j'avais écrit dans ma lettre: **le gendre** de M. Graffart: M. Félix Boulanger a joué le rôle de saint Nicolas [...]

D'autre part, j'ai été très émue en voyant en couverture la photo de la famille Germain, car il s'agit de mon grand-père que je n'ai pas connu, de cinq de mes oncles et de mon cher Papa. Je possède également l'original de cette photo prise le 13 août 1914.

### **Mémoire de la sidérurgie, par le Groupe Histoire Collective**

#### **– du village à l'usine**

*(Témoignages recueillis dans la région de Tintigny)*

**Dans la province du Luxembourg, nombreux ont été les travailleurs engagés en sidérurgie, depuis la fin du siècle dernier jusque dans les années 80: Athus et le Bassin de Longwy en France. Au fil des pages, le lecteur suivra les itinéraires de plusieurs sidérurgistes: un fondeur, un mécanicien, un conducteur du service traction, un mélangeur, un pontonnier et un ouvrier affecté au déchargement du coke. Il sera attentif à l'attachement vivace de ces sidérurgistes à leur village. Il côtoiera comme eux des centaines et des centaines d'ouvriers de toutes nationalités. Il montera avec eux dans les camions, puis dans les premiers bus qui les emmenaient à l'usine. Il les verra revenir chez eux pour repartir aussitôt s'occuper des foins ou du bétail.**

*Une brochure de 100 pages au prix de 320 francs (frais de port compris), couverture cartonnée, reliure en spirale; commande à adresser au compte n°068-2030211-28 d'Histoire Collective, rue Joset, 1 à 6730 Rossignol.*

---

---

# Des femmes au quotidien

(première partie)

## Vie de femmes, par Madame Caljon-Gob (Seraing)

Dans l'entre-deux guerres, chacun avait encore dans la famille un rôle bien défini: le mari en était le chef, il gagnait l'argent et prenait les grandes décisions. La femme était chargée de toutes les tâches ménagères et de l'éducation des enfants. Bien sûr, il y avait de rares exceptions, on riait alors du mari, on disait: *C'è-st-on on*

*polonais* (je ne sais pas d'où vient cette expression) et de la femme: *C'est lèy qui pwète li pantalon.*

Dans le traité d'économie domestique en usage à l'école normale, j'ai retrouvé un exemple de l'emploi du temps d'une bonne ménagère (voir page suivante). Et dire que cette carte d'identité d'une ménagère portait la mention "sans profession" ! A cette époque, il n'était pas rare de voir trois générations (les grands-parents, parents et enfants) cohabiter dans une même maison; j'ai moi-même eu la chance de vivre dans une telle famille. Les femmes se partageaient le travail du ménage; parfois la maman allait travailler dehors, mais la majorité des femmes restait à la maison.

Le travail au dehors n'était pas toujours valorisant et souvent mal payé. A part les métiers dits "féminins" (infirmière, institutrice, secrétaire...), bien des emplois étaient fermés aux femmes; j'ai souvenir que, pendant de nombreuses années, une seule femme médecin (Mlle Maggin) exerçait à Seraing. Des travaux pénibles et salissants étaient souvent le lot des femmes: manutentionnaires d'usine, trieuses de charbon... Je me souviens avec émotion d'une Marie de ma rue, affligée d'un goitre, vieillie avant l'âge par tant d'efforts, elle maniait tout le jour les lourds wagonnets à charbon sur la paire de Marihay.

Les filles étaient tôt préparées à leur futur rôle, dès les classes primaires, puis dans les moyennes, leur programme scolaire comportait des heures consacrées à cet effet; par exemple, deux après-midi par semaine étaient réservés au travail manuel: couture, broderie, crochet, tricot, reprisage, bref, tout ce qu'on appelait "Ouvrages de dames". En

LUNDI	MARDI	MERCREDI
Lever et toilette. Prépar. du feu. Entretien des chaussures. Préparatifs pour le lavage du linge. Lever des enfants et toilette.	Lever et toilette. Prépar. du feu. Entretien des chaussures.	Lever et toilette. Prépar. du feu. Entretien des chaussures.
Aéragé des chambres à coucher et des literies.	Lever des enfants et toilette.	Lever des enfants et toilette.
Préparation du déjeuner.	Aéragé des chambres à coucher et des literies.	Aéragé des chambres à coucher et des literies.
Poursuivre le lavage du linge (pendant la cuisson du linge: lits, brosser et remiser les vêtements de dimanche).	Préparation du déjeuner.	Préparation du déjeuner.
Préparation rapide du dîner. Repas. — Repos.	Achats. Préparatifs pour le dîner. Chambres et lits. Ordre de la maison (rez-de-chaussée).	Préparatifs pour le dîner. Ordre de la maison (rez-de-chaussée). Lits et entretien hebdomadaire des chambres à coucher.
Vaisselle et mise en ordre de la cuisine.	Derniers préparatifs pour le dîner. Repas. — Repos.	Derniers préparatifs pour le dîner. Repas. — Repos.
Poursuivre le lavage du linge.	Vaisselle et mise en ordre de la cuisine.	Vaisselle et mise en ordre de la cuisine.
Prépar. du goûter des enfants.	Repassage du linge.	Couture ménagère
Mise en ordre du lavoir.	Prépar. du goûter des enfants.	Prépar. du goûter des enfants.
Repos.	Poursuivre le repassage du linge.	Couture ménagère
Préparation du souper.	Préparation du souper.	Préparation du souper.
Souper.	Souper.	Souper.
Vaisselle et mise en ordre de la cuisine.	Vaisselle et mise en ordre de la cuisine.	Vaisselle et mise en ordre de la cuisine.
Repos.	Repos.	Repos.
Causerie, lecture.	Raccommodage des bas.	Causerie, travail, reposant: tricot.
Comptabilité ménagère.	Comptabilité ménagère.	Comptabilité ménagère.

Louisa MATHIEU, *TRAITÉ D'ÉCONOMIE DOMESTIQUE*, pour les écoles normales, moyennes, ménagères et le 4e degré primaire (ouvrage couronné à Liège en 1905, à Anvers et Marseille en 1906 et à Gand en 1913). (doc. Mme Gob) Emploi du temps pour trois jours (ménage composé de quatre personnes: père, mère et deux enfants en âge d'écoles âgés de 9 et 11 ans).

5e primaire, nous avons confectionné un tablier, tout à la main, pour utiliser la plupart des points appris depuis la 1<sup>ère</sup> année; nous avons également fait l'apprentissage du tricot à quatre aiguilles et réalisé une paire de socquettes. Pour nous aider à bien nous appliquer pendant l'ouvrage, nous allions tour à tour lire à haute voix une ou deux pages d'un livre de contes. A la fin de l'année scolaire, les maîtresses organisaient une exposition de nos travaux, les parents y étaient invités. Que nous étions fières de faire admirer nos chefs-d'oeuvre !

A certains cours, on nous apprenait à avoir de l'ordre, de la propreté, à ne pas perdre son temps... On nous donnait aussi des rudiments de cuisine, d'économie domestique, de soins à donner aux bébés... Cela et le modèle donné à la maison faisaient que la fille suivait tout naturellement l'exemple de la mère.

Pour ce qui est du travail ménager d'alors, en plus des tâches quotidiennes: allumer le feu, préparer les repas, faire les lits, nettoyer, etc., chaque jour de la semaine avait en plus un ouvrage bien déterminé; la grande affaire, c'était la lessive, les soins à donner au linge s'épandaient sur la moitié de la semaine. Chez moi, l'opération lessive commençait déjà le samedi en fin d'après-midi; comme nous n'avions pas l'eau courante, mon papa et ma grand-mère, le *hârkè* sur les épaules, allaient remplir leurs seaux à la pompe au pied du Thier des Raves; là, ils remplissaient tous les récipients de notre maisonnée. Enfant, je les accompagnais souvent, ils me confiaient une mission importante: je portais la précieuse clef de pompe !

Le dimanche, la vaisselle du dîner terminée, on apportait sur la cuisinière le grand chaudron en cuivre à demi rempli d'eau de pluie récoltée dans un tonneau, placé dans la cour; ma grand-mère y ajoutait du savon Sunlight qu'elle taillait à petites languettes pour qu'il se dissolve bien, elle introduisait alors les "blancs" qui allaient tremper jusqu'au matin où le feu, vite ranimé, ne tarderait pas à faire bouillir le tout. Du linge avait d'abord été trié: les blancs, les couleurs, les bleus de travail, ceux-ci avec leurs taches bien tartinées de savon mou, trempaient aussi.

Le lundi était le grand jour du lessivage; la machine était au coeur de l'action, j'ai été témoin de toutes ses transformations; la première dont je me rappelle portait deux poignées; celles-ci permettaient le va-et-vient actionnant les palettes en bois qui remuaient du linge. La suivante était dotée d'une manivelle qui avait le même rôle, puis vint le tour du tonneau en chêne, de même système, mais mû électriquement, il a rempli son rôle jusqu'à l'après-guerre. C'était déjà un grand progrès, que de fatigue en moins ! Le lessivage terminé, le linge sorti de la savonnée et bien tordu, était rincé à l'eau claire; dans le dernier rinçage, on secouait une petite nouette de bleu pour donner plus d'éclat au linge. Certaines pièces étaient déjà mises à sécher, d'autres demandaient d'abord à passer à l'amidon. Le linge de couleur et les bleus de travail recevaient les mêmes soins; parfois, pour être maître de certaines taches, il fallait les frotter à la brosse au chiendent.

Le mardi, on commençait déjà le repassage à l'aide de fers chauffés sur le couvercle de la cuisinière (je frémisais chaque fois lorsque je voyais ma grand-mère mouiller son doigt et effleurer le fer pour voir s'il était assez chaud). C'est bien plus tard qu'apparut le fer électrique. Le mercredi, on terminait le repassage. Le jeudi, on reprisait soigneusement les pièces trouées, on ravaudait bas et chaussettes. Le vendredi et le samedi étaient réservés au nettoyage plus poussé de la maison, du trottoir, de la cour, etc. "Je fais mon vendredi" ou "Je fais mon samedi", disait la ménagère.

Chaque semaine, tout revenait dans le même ordre, il ne fallait pas en changer; gare à celle qui aurait décidé de lessiver fin de semaine, elle aurait été taxée de *mâle feume di manèdje*. A la récréation, nous chantions alors, en mimant, la ronde qui racontait la semaine de Marie Bonbon, la vieille qui faisait tout en tremblant... La lessive y occupait aussi la première place:

- **Le lundi, elle lessive (bis)**  
**Elle lessive tout en tremblant**  
**Marie Bonbon, la vieille (bis)**  
**Marie Bonbon, Bonbon**
- **Le mardi, elle repasse...**
- **Le mercredi, elle raccommode...**, etc.

Elle ne devait pas être aussi douée pour le nettoyage notre vieille, car justement...

- **Le vendredi, elle tombe malade**
  - **Le samedi, elle est morte...**
- Mais, grâce au ciel !
- **Le dimanche, elle ressuscite...**

Ce qui permet de rechanter le défilé des jours de la semaine.

Quand j'évoque ces années, j'aime à penser à ma maman et à ma grand-maman; habituées à travailler, elles ne restaient jamais inactives, dans leurs rares moments de loisirs, elles trouvaient toujours à "occuper leurs mains", comme on disait alors. Petite, je me suis assise bien souvent sur le large pédalier de la machine Singer balancée par ma mère qui actionnait le mécanisme avec les pieds pour ourler, rapiécer, coudre mes

petites robes et mes tabliers (Je garde précieusement cette machine, elle a tant servi !). Crocheter était aussi son dada, il n'y avait guère de meuble sans napperon chez moi; elle avait même croché au fil très fin toutes les dentelles de mon trousseau pour l'école normale où j'étais interne.

Bien que travaillant dans une boulangerie, elle avait plaisir à nous faire, le dimanche, de succulentes tartes aux oeufs. Ma grand-mère, c'était le tricot, surtout celui à quatre aiguilles – j'en entends encore le cliquetis – j'aimais voir les bas et les chaussettes se confectionner rapidement, j'aurais voulu faire comme elle. Un jour, elle a sorti une grande épingle de son chignon, elle l'a cassée en deux, elle a pris un bout de laine, a monté quelques mailles et c'est ainsi qu'elle m'a appris à tricoter.

De 1940 à 1945, les hommes étaient au front ou prisonniers, beaucoup de femmes ont dû assumer les rôles de père et de mère, tout reposait sur leurs épaules; si leur vie fut perturbée pendant le conflit, elle le fut aussi après, car l'époux et l'épouse avaient parfois bien du mal à retrouver la vie commune et à reprendre chacun sa place. Après la guerre, tout se mit à changer très vite, de nouveaux produits (*détergents*, poudres à lessiver, crème à récurer, etc.), de nouveaux textiles, vinrent faciliter la vie de la ménagère. Puis, ce fut le tour des appareils ménagers, par exemple, des lessiveuses qui, sur un peu plus d'une heure, trempent, lavent, rincent, essorent... il suffit de pousser sur un bouton. Le séchoir prend la suite et vous rend le tout bien sec, peu ou pas de repassage, il suffit de replier draps, essuie, etc. Tous ces robots, toutes ces machines allègent le travail, font gagner du temps, procurent de plus nombreux loisirs. La situation s'est alors inversée; avec les "bonnes années", de plus en plus de femmes ont cherché du travail; une minorité a pourtant fait le choix de rester au foyer.

L'accès des filles aux études a facilité l'entrée des femmes dans le monde du travail; elles ont naturellement envie de valoriser les diplômes obtenus; certaines veulent seulement échapper à la monotonie (selon elles) du ménage, d'autres travaillent par nécessité ou pour apporter plus de confort à la famille car, bien sûr, tout ce que nous offre la société de consommation a son prix qu'il faut payer si on veut en profiter.

Comparer les deux époques n'est pas facile. D'avant-guerre, je garde pourtant le souvenir de femmes sereines, joyeuses même (ma grand-maman chantait toujours en travaillant), elles étaient contentes de leur sort, soucieuses d'accomplir leurs tâches avec cœur. Elles avaient l'espoir d'un mieux-être, surtout pour leurs enfants. Bien sûr, les tentations de luxe et de confort ne s'offraient pas à elles comme aujourd'hui. En tout cas, le mot "stress" leur était inconnu. Si le chômage oblige à présent certaines à rester, contre leur gré, à la maison, il s'en trouve encore qui font le libre choix d'être "femmes au foyer". Avant-guerre, la femme qui travaillait dehors était parfois critiquée, à présent, c'est celle qui reste chez elle qui est un peu snobée. Personnellement, j'ai pratiqué les deux: je suis restée à la maison pour élever mes filles, puis j'ai repris du service et m'en suis bien trouvée. Maintenant, je suis "grand-mère au foyer", ça, c'est le plus beau rôle !

Je me garderai bien de conseiller ou de critiquer le choix de l'une ou de l'autre, il y a dans tout des avantages et des désavantages. L'important est que chacune y trouve son compte, soit heureuse et épanouie dans l'état qu'elle a choisi. Un petit clin d'oeil pour terminer: curieusement, malgré les mille et une facilités de nos jours en cuisine (surgelés, plats tout préparés, micro-ondes, etc.), on lit de plus en plus souvent dans les magazines féminins des appels de lectrices cherchant à retrouver des recettes de plats préparés jadis par leur mère ou par leur grand-mère.

### **Souvenirs de Madame Irma Wera (Jemeppe)**

J'ai 83 ans, je suis encore solide, j'entretiens moi-même le jardin et la maison; la vie, c'est si compliqué... Quand on n'a plus son mari, c'est la catastrophe. Mon frère et un de mes fils sont morts; voilà, tout le monde s'en va, il ne vient presque plus personne ici, alors qu'avant, il faisait toujours plein. Plein! Des gens de la rue, des enfants surtout, jusqu'à vingt, qui couraient dans toutes les pièces; ils jouaient dans la cour derrière, mon fils avait un beau théâtre de marionnettes, il l'installait à la fenêtre de l'étable et chacun donnait vingt-cinq centimes pour assister. Il était doué, à treize, quatorze ans, il avait une bonne *babile*, il inventait les saynètes.

### **Q.: Comment faisiez-vous votre ménage, avec tout ce monde?**

**R.:** Une voisine arrivait: "Irma, dji n'è pou pus dè d'morer è m'mohone tote seûle", je lui disais: "T'as bin fêt; mins i m' fât fé m' manèdge", et je continuais mon ouvrage en l'écoutant; elle repartait en disant: "Dji r'vinrè co torade", et comme ça plusieurs fois sur la journée. J'étais accueillante, tout le monde entraînait ici, ma porte était toujours ouverte. Les visites ne m'ont pas empêchée d'être une bonne ménagère, je cuisinais très bien, de la soupe et un dîner tous les jours, on s'arrêtait sur mon seuil: "Oh! comme ça sent bon chez toi !", j'avais une grande maison à entretenir, je bêchais le jardin comme un homme, oui.

On venait souvent me chercher, aussi. Une nuit, j'entends crier "Au secours!" dans la rue; c'était une voisine qui m'appelait; j'ai vite été voir sa petite fille, qui était devenue toute bleue, elle étouffait. "Vous êtes antoinistes aussi? " j'ai dit. "On va prier le Père". On s'y est tous mis, et au moment où on disait ensemble: "Père!", la gamine a soupiré, elle a été délivrée. Une autre fois, j'étais occupée à laver les fenêtres, un inconnu



entre: "C'est vous madame Wera? Venez vite, madame, une telle n'est pas bien, elle ne peut pas rester seule"; et j'y suis allée, c'était le médecin de cette femme-là.

**Q.: Vous n'aviez pas difficile avec tous ces gosses dans la maison?**

**R.:** Non, ils étaient gentils; je leur achetais une dizaine de gosettes à un franc, ils étaient contents.

**Q.: C'était vous ou votre mari qui interveniez quand les fils n'étaient pas sages?**

**R.:** Mon mari n'était pas souvent à la maison, il avait de longues journées. Il n'a pas fallu souvent les punir; je les adorais, j'ai tout fait pour eux, j'avais le principe de bien les soigner, les gâter, pour qu'ils gardent un bon souvenir de moi. Le dimanche, les gens venaient sur leur seuil nous voir passer, tellement mes garçons et moi étions impeccables, avec des habits bien repassés, des chaussettes blanches. Une fois, je voulais acheter un beau tailleur, je suis partie à Liège avec eux; et je suis revenue avec une tente à la place; ils se sont si bien amusés avec leur tente, au jardin! Tant pis pour le tailleur. Mais je ne permettais pas tout, il ne fallait pas exagérer. Le deuxième griffait les autres, il avait pris cette habitude-là; j'avais beau dire, il continuait. Un jour, je le vois qui griffe encore l'autre à la joue: "Venez un peu ici!", je l'attrape, il avait sept ans environ, je le déculotte et une bonne *pêtee* sur les fesses. "Ne le fais jamais plus, ou je te tue!"; il ne l'a plus fait.

**Q.: Quels loisirs aviez-vous?**

**R.:** Tant que je n'étais pas mariée, je sortais avec mes parents, danser à Hollogne, à Mons, à la Fanfare, ici derrière, c'était réputé. J'ai eu une belle jeunesse. Mon père avait été orphelin de père et de mère à onze ans, et il disait: "On doit passer sa jeunesse", il aimait me voir danser: "Louk come èle danse bin! Ele ni piède nou bokèt!". C'était un mineur, une fleur de brave homme, je l'adorais. Je ne pouvais pas sortir sans mes parents, au bal, mais j'avais plein d'amies et quand j'ai été travailler, j'ai pu acheter un vélo et faire des balades avec elles. Nous allions au fort de Flémalle, voir les beaux soldats, faire la causette avec eux. Une fois mariée, j'ai dû laisser mon mari sortir seul, il avait cette habitude. Pendant la guerre, le dimanche, il allait au cinéma avec les enfants et je cuisinais des crêpes, des galets pour leur retour; après la guerre, je les achetais à la pâtisserie, j'en avais assez cuit comme ça, et j'allais au cinéma avec eux. Ou bien j'allais à Liège avec les enfants, ils aimaient bien; mon mari préférait rester au fond du jardin avec ses lapins et ses poules.



Rue de Tilff, vers 1935; à l'arrière, le bois du Cornillon, qui deviendra pendant la guerre un champ de pommes de terre (photo Mme Résimont)



Mme Wera et ses enfants, vers 1944 (photo Mme Wera)



La maison, rue de Tilff, vers 1935 (photo Mme Résimont)



Capeline sur la tête (selon Mme Résimont),  
draps qui sèchent dans l'herbe (photo Mme Résimont)



Juillet 1932: Blankenberge (photo Mme Résimont)



Juin 1935: Blankenberge (photo Mme Résimont)

## Souvenirs de Mme Résimont (Ougrée-Seraing)

### Introduction: exercice de mémoire familiale

Nous ne sommes qu'un maillon de la chaîne... Nous ne sommes rien sans nos parents, notre famille. Nous devrions apprendre davantage à nos enfants qu'ils ne sont rien sans nous et qu'ils ne deviendront des êtres à part entière qu'en fonction de ce que nous leur apprendrons. Mes parents m'ont heureusement beaucoup

**Que faire ? C'est le point d'interrogation de tous les jours. Le mari est parti au travail, et le meilleur moyen qu'il revienne vite à la maison, le soir, sans s'attarder dans les cafés, c'est de lui préparer une bonne cuisine.**

**Tout va de pair. La ménagère active est très souvent une femme de bonne humeur. Elle prépare de bons plats et fait à l'homme fatigué, préoccupé, une figure souriante. Le bon accueil chasse les méchants soucis.**

**Mais la ménagère a-t-elle toujours des raisons de ne pas être elle-même morose ? Son travail manque de variété, de possibilités de se réjouir. Le matin, ce sont les vaisselles de la veille, des nettoyages de pavement, des lessives, que sais-je ? L'après-midi, il faut penser à faire des courses, à raccommoder du vieux linge, à reprendre des chaussettes. On n'a jamais fini. Et l'on doit préparer les repas à la va-comme-je-te-pousse, entre deux corvées.**

**Il y en a qui ont les bras cassés d'avance, qui ne savent par où commencer. Elle restent assises des heures et des heures, à s'ennuyer, buvant force tasses de café ; pour finir, elles vont bavarder avec les voisines ; elles deviennent méditantes. Le mari, quand il rentre, trouve une maison sale, et des conserves à la place du plat chaud.**

**A l'armée, c'est très connu, la corvée la plus ennuyeuse est celle de l'épluchage des pommes de terre. Le pioupiou préfère même à celle-là la corvée de quartier. Il en est de même de la femme qui, moins adroite encore, se taillade les doigts avec le couteau. Que de mains faites pour caresser ont été détruites par ces maudits couteaux et ces pommes de terre qui, lorsqu'elles sont nouvelles, les noircissent par dessus le marché.**

**Mais aujourd'hui, finies ces appréhensions. On a inventé un appareil à peler les pommes de terre. On fixe le tubercule à une tige, on l'abaisse devant le couteau de la machine, on tourne la manivelle, et en moins de temps qu'il faut pour le dire, la pomme de terre est pelée avec ces fines épluchures que toujours recherchent les ménagères économes.**

**Vous pouvez peser. Vous avez le maximum de poids pour les pommes de terres débarrassées de leur chemise, et le minimum pour les épluchures.**

**Que fera-t-on ? Des frites, des pommes à la vapeur ? Peu importe. Mais le temps presse. L'homme va rentrer, et le potage n'est pas prêt. Jadis, on avait du jus de viande, mais cela ne faisait pas illusion. On ne sentait pas le légume. Aujourd'hui, il y a de vrais bouillons condensés, qui se préparent en moins de cinq minutes. La ménagère a travaillé au dehors. Ou bien elle a été occupée à des tâches qui lui ont pris tout son temps. Qu'importe ? Le mari peut rentrer.**

Revue A - Z, 1934 (doc. Dillmann)

appris, ma mère surtout. Elle n'a pas eu la vie qu'elle souhaitait et elle reporta sur moi tous les espoirs d'indépendance qu'elle voulait vivre et qu'elle n'eut jamais. Jeune fille, elle était une artiste: médaille d'or de l'Académie de Musique pour le piano, à dix-neuf ans. Son premier rêve était de jouer, de donner des concerts, de voyager... Elle accompagna quelquefois les films muets dans le cinéma du quartier. Elle postula pour être professeur de musique dans les écoles communales d'Ougrée, mais déjà les appuis étaient utiles sinon indispensables, et on nomma une autre personne. Première grosse déception.

Alors, elle se maria. Vivant dans le grenier aménagé au-dessus de la Coopérative (actuellement Maison des Jeunes, NDLR), elle connut deux années de bonheur. Ses parents respectaient l'intimité du jeune couple et ma mère donnait des leçons à des amateurs de piano – son rêve. Puis les parents de mon père proposèrent de construire une petite villa ensemble, rue de Tilff. Le grand-père disposait d'un budget de X milliers de francs de l'époque et ne voulait pas dépasser son budget. Résultat: la villa eut quatre chambres, mais deux furent mansardées, faute d'un mètre de plus en hauteur de toit ! Ma mère était peu favorable au projet, car elle s'éloignait de ses parents, de ses élèves et de son premier nid. Elle craignait la promiscuité des deux ménages et elle avait bien raison. En effet, le grand-père, la grand-mère et sa soeur trouvèrent normal d'envahir la cuisine de mes parents pour "leur tenir compagnie le soir !" D'où malaise et reproches.

Quelques élèves montèrent un temps jusqu'à la villa. Parmi eux, il y avait un jeune homme qui déplaisait à mon père, qui était d'une jalousie malade. Ma mère dut le congédier. Peu à peu, les autres cessèrent de venir et ma mère n'eut plus que ses rêves et son piano... Elle entreprit alors de remplir sa vie avec la lecture de romans (aventures, psychologie, anatomie, astronomie, tous les sujets la passionnaient). La bibliothèque se remplit de livres de la collection *Que sais-je ?*, *Flammarion*, *Hachette*, etc. Elle s'évadait par la pensée, puisqu'elle se trouvait bloquée dans ses aspirations artistiques et dans ses envies

d'émigrer. Plus tard, elle m'expliqua que "où la chèvre est attachée, il faut qu'elle broute..." Elle s'efforça toujours que je ne sois pas une chèvre !

## **Les occupations quotidiennes**

Je suis née en octobre 1931 sur la table de la cuisine ! A l'époque, c'était presque la règle générale d'accoucher chez soi. Je ne l'ai su que bien des années plus tard, quand ma mère a consenti à me parler de ces problèmes si délicats, abordés en grand mystère et avec beaucoup de pudeur.

Mes souvenirs précis remontent à 1935 environ: je vivais avec mes parents et mes grands-parents paternels dans la jolie villa construite rue de Tilff à Seraing (voir photo). J'avais le privilège d'avoir un grand jardin derrière la maison, un double verger planté d'arbres fruitiers qui firent notre joie et notre ressource en vitamines pendant la guerre. Sur le côté droit, une large bande de terre était divisée en rectangles et constituait le potager. Ma mère s'en occupait beaucoup et plantait tout ce qui entrait dans une alimentation saine et variée. Elle binait, sarclait, plantait, récoltait, avec quelle fierté, les légumes pour la soupe du jour ou les fraises du dessert. Elle y travaillait tôt le matin, après le départ de mon père pour l'usine, les doigts dans la rosée qui attendrissait la terre et facilitait l'extraction des plantes, bonnes ou mauvaises. Je l'aidais parfois en ramassant les herbes rejetées et en les conduisant avec ma petite brouette jusqu'au fond du jardin: je les basculais sur un talus qui s'était formé au fil des années avec tous les déchets du ménage.

Il n'y avait pas de service de voirie à l'époque et chacun, dans ce quartier, se débarrassait de ce qui l'encombrait en le portant dans le petit bois qui jouxtait les maisons. Il n'y avait aucune notion de respect de l'environnement – on ignorait même ce mot !

On avait réservé quelques mètres carrés de terre devant la maison – c'était le domaine de ma grand-mère. Elle en avait fait un parterre de roses, les plus jolies qui soient. Elle y veillait jalousement. Au pied du mur de la maison, elle avait planté des lys blancs et des iris mauves. Dans un angle, une énorme pivoine rouge et en face, un lilas mauve. Toutes ces fleurs lui servaient à faire un tapis de pétales lors de la procession qui, à l'époque, se déplaçait jusqu'à nous.

Ma mère était chargée d'aller ramasser le crottin des chevaux qui passaient avec leurs charrettes de légumes, de lait ou de charbon ! C'était l'engrais idéal, dissous dans de l'eau et ajouté à la terre par petites doses. Chaque marchand avait son jour de passage et il était guetté!

A propos de jour, je me souviens surtout des lundis: jour sacré pour la lessive. On avait fait tremper le linge depuis la veille dans la grande bassine en galvanisé, qui servait aussi de baignoire à chacun. Puis, sur un petit poêle de fonte, rond et trapu, on chauffait 50 litres d'eau savonneuse dans une lourde bassine de cuivre. Il fallait au moins deux heures pour arriver à l'ébullition, ou presque. On la transvasait par seaux dans la machine à laver en bois, au milieu de laquelle tournait alternativement, de gauche à droite, un batteur à trois pales en bois également. Pendant cette opération, on m'éloignait impérativement, vu le danger. J'entends encore ce bruit sourd du linge qui était projeté sous le lourd couvercle, cela durait un quart d'heure environ. Puis, on sortait le linge brûlant avec une batte de bois pour le plonger dans une bassine d'eau froide. On le rinçait une fois, deux fois; on l'inspectait, on amidonnait certaines pièces et puis, on le tordait consciencieusement.

Assez vite, ma mère acquit une grosse essoreuse en cuivre, car elle estimait indispensable de moderniser son ménage – elle a toujours essayé d'acheter les nouveautés dans tous les domaines, souvent à force d'économie sur sa "semaine" et en payant en plusieurs fois: prémices de la vente à tempérament. Le linge essoré, elle allait le pendre sur les longs fils qui couraient jusqu'au fond du jardin, sous les arbres, ce qui amenait parfois le désagrément des déjections d'oiseaux. Selon le vent, je me rappelle que de la poussière noire ou rouge retombait avec les fumées de Cockerill, et ma pauvre mère devait rincer, essorer et pendre à nouveau ! Le verger se couvrait de draps de lits et de défense m'était faite d'aller courir trop près ou entre les draps ! Comme ils sentaient bon le soir. Restait à repasser tout cela.

été comme hiver, il fallait alors, selon le temps de la veille, le mardi en principe, activer le feu dans la grosse cuisinière à pavés et mettre à chauffer, sur la taque brûlante, les trois fers en fonte que ma mère possédait. Elle plaçait sur la poignée un gros chiffon pour éviter les brûlures. Plus tard, elle s'offrit une poignée en bois, articulée, qui tenait mieux dans la main et l'isolait davantage. Ma mère crachotait sur les semelles pour s'assurer de la bonne température ou l'approchait de sa joue, à mon grand émoi. Ces précautions n'empêchaient pas toujours des empreintes brunes sur des draps ou des pantalons !

## **Loisirs de l'époque**

Je vous ai dit que ma mère était résolument moderne. Aussi, les premiers "congs payés" autorisés, elle loua en juillet, avec sa soeur, un appartement à Blankenberge, rue Conscience, pour le mois. Nous partions en train, les deux soeurs, ma cousine et moi. Les maris ne venaient que pour la dernière quinzaine. Une énorme malle nous précédait sur place. C'était des vacances merveilleuses, où une glace coûtait 25 centimes, un jus de raisin 2 francs, un tour au vélodrome 3 francs. Le sable sec, blond, doux, coulait dans nos doigts. Nos magasins de fleurs en papier, payées en coquillages étaient creusés dans le sable dur... Nos promenades en cuistax ou en vélo; nos achats sur le marché de la Grand' Place, qui existe toujours ! Souvenirs, souvenirs...

Hormis ce mois de rêve, la vie à Ougrée coulait paisible et heureuse. le dimanche nous voyait, en été, partir en pique-nique à la Roche-aux-Faucons ou recevoir la famille. Le frère de ma mère, Henri, avait cinq filles, sa

soeur, une fille, Nicole. Ainsi, nous étions vite quinze pour souper. Chacun apportait ses provisions, ma mère faisait le café pour tous et souvent deux ou trois tartes maison. Je me souviens que Nicole et moi, nous aimions nous déguiser, jouer des saynètes ou chanter et danser sur les airs du Comte de Luxembourg ou de la Veuve Joyeuse. A l'heure de la séparation, nous retardions toujours le départ en nous cachant. Nous montions dans la chambre de mes parents et nous entrions dans la vaste garde-robe ou nous montions sur l'appui de fenêtre, à l'abri, le croyions-nous, derrière les tentures. Nous écoutions avec ravissement les cris d'appel de nos mères, qui faisaient semblant de nous chercher activement.

En hiver, c'est nous qui descendions chez la soeur de ma mère, rue de Boncelles, près de la gare. Mon oncle était gérant de la Banque Commerciale, disparue aujourd'hui. J'appréciais le lait en bouteille Offina qu'elle nous offrait avec le café. Chez nous, on ne buvait que du lait de vache qu'on faisait cuire doucement sur le côté du poêle. Ainsi, une crème épaisse se formait et je me disputais avec mon père pour l'étendre sur une tartine de sirop.

Selon le programme, nous aimions aller tous ensemble au cinéma, soit au Stuart, au Pairay (actuel Blokker), soit au Palladium (carrefour de la Banque à Seraing) disparu lui aussi. En évoquant ces noms, je revois des bribes de films comme "Le corbeau", "César", "Premier rendez-vous", "Le prisonnier de Zenda" et des figures disparues depuis longtemps de nos écrans: Victor Fransen, Tyrone Power, Robert Taylor, Viviane Romance, Ginette Leclercq, Pierre Fresnay, Marika Rock... A l'époque, il y avait les actualités, puis un film de complément ou des dessins animés, l'entracte avec ses choccos glacés et enfin LE FILM que nous avions choisi. Je me souviens qu'au Palladium, il y avait quatre ou cinq jeunes filles italiennes qui s'asseyaient au balcon, on les y voyait souvent. Elles nous mettaient mal à l'aise, car elles conversaient entre elles, dans leur langue, derrière nous. On chuchotait qu'elles appartenaient à... la cinquième colonne ! Nous remontions chez nous à pied (plus ou moins quatre kilomètres); souvent, au Cornillon, mon père me juchait sur ses épaules jusqu'à la rue de Tilff (près du Beau Site) car mes petites jambes se dérobaient peu à peu. Somnolente, je me laissais bercer par les grandes enjambées de mon père, la tête pleine des scènes vécues ou des mélodies entendues l'après-midi.

(à suivre)

### **Souvenirs de Madame J.J. (Seraing)**

Je suis née en 1936. C'était la crise, mon père ne trouvait pas d'emploi, ma mère a dû aller travailler quatre ans chez Jenatzy, puis Papa a été embauché au charbonnage des Six Bonniers et elle est revenue à la maison. C'est ma grand-mère qui s'est occupée de moi, ainsi que de mon frère aîné. Elle habitait à côté de chez nous, elle nous a suivis dans tous nos déménagements, elle aidait beaucoup ma mère. Après moi, il y a encore eu neuf enfants; sept filles se sont suivies et la Reine Elisabeth a été la marraine de la septième. J'ai toujours pris mes responsabilités, toute jeune.

### **Q.: Vous participiez au ménage?**

**R.:** Ah oui! On allait chercher l'eau, mon frère et moi, à la pompe qui était malheureusement assez loin, on portait le seau à deux; on n'aimait pas mais on y allait quand même et on trouvait moyen de jouer en y allant. On nous envoyait laver les légumes à la pompe; quand il gelait, on avait mal aux doigts! La pompe était un lieu de rassemblement des femmes, mais ma mère n'avait pas le temps de s'attarder. Je me souviens qu'à dix ans, sur deux mois de vacances, je ne suis restée que deux jours sans nettoyer; je me dépêchais d'avoir fini pour dix heures et de rejoindre mon frère et ses copains qui jouaient aux cow-boys dans le bois. J'avais des responsabilités mais aussi l'envie de jouer. J'étais la plus canaille, la plus vive, je courais, je riais, mes soeurs étaient plus calmes. A six ans et demi, je suis partie avec la dernière née sur les bras pour aller la montrer à sa marraine qui habitait au Papillon; une fameuse trotte! Une femme m'a grondée et obligée de ramener le bébé, sinon ma mère, elle, laissait faire. Pendant l'époque des robots, à chaque alerte, je ramassais mes deux petites soeurs pour les installer dans l'abri, et là, je jouais avec elles à la maman. Quand Maman partait en Ardenne avec mon frère, demander des tartines dans les fermes, je la remplaçais à la maison avec ma grand-mère. Quand on faisait le ménage, en été, comme maman était souvent enceinte, on lui disait: "Va t'asseoir dehors"; elle sortait avec les plus jeunes, elle les gardait pendant qu'on frottait, et on riait tous ensemble.

### **Q.: Comment vous organisiez-vous dans la maison?**

**R.:** On vivait dans une grande pièce, où il y avait tout, c'est-à-dire pas grand chose: on cuisinait, on mangeait, on lessivait, on repassait, on se lavait, on jouait... On n'avait pas de machine à laver, rien qu'une planche; vers 1950, on louait à un homme une machine Hoover, pour 24 heures; il l'amenait et la reprenait. On lessivait tous les jours, à cause des langes des petits, et comme il fallait cuire l'eau sur le feu, en été, on commençait très tôt pour ne pas mourir de chaud la journée; pour cuisiner, il fallait aussi allumer le feu tous les jours. On ne connaît pas son bonheur depuis l'apparition des réchauds à gaz! Chez nous, il y avait toujours une bassine sur le feu; en été, on lessivait dehors, mais en hiver, on ne pouvait plus bouger avec toutes ces bassines dans nos pieds. Ma grand-mère repassait souvent le linge pour ma mère, dans sa propre cuisine.

Pour se laver, on pendait une couverture à une corde au-dessus du poêle, et on se débarbouillait derrière, à l'abri des autres qui continuaient leurs activités, père, frère et copains compris.

On n'avait rien, presque pas de casseroles, de vaisselle, de meubles; ma mère s'était cousu une combinaison dans une doublure de manteau, elle la lavait le soir pour la remettre le lendemain. Elle avait reçu une paire de chaussures, trop grandes pour elle (elle était très petite, on la prenait pour notre soeur, elle chaussait du 35), elle bourrait de la ouate dans le fond et marchait en trébuchant, ce qui nous donnait le fourrire. Le médecin apportait souvent des médicaments gratuitement et ne se faisait pas chaque fois payer les visites.

Parfois, je m'arrêtais devant une maison quand la porte était ouverte et je regardais en pensant: "J'aimerais bien que Maman ait ça, ou ça"; une belle table, avec des fleurs ou des fruits artificiels, une nappe. Ce qui me faisait envie, c'était toujours "pour Maman".

On a eu une belle enfance, on avait moins que rien mais on n'y pensait pas, parce qu'on n'était pas malheureux, on n'était pas battus, Maman était tellement bonne, elle ne nous a jamais lancé une mauvaise parole, jamais déjetés.

**Q.: Votre Maman n'a pas eu du mal pour éduquer et diriger une si grande famille? Fallait-il l'autorité du père pour l'appuyer?**

**R.:** Non, il n'y a jamais eu trop de problèmes, elle se débrouillait seule avec nous, sans que mon père s'en mêle; il était souvent malade, il est décédé à 52 ans de la maladie des mineurs. Nous n'avons jamais mal répondu à notre mère, on était gentil avec elle, parce qu'elle prenait le temps de parler, de rire avec nous; on a tellement parlé autour du poêle avec elle, on pouvait lui dire tout ce qu'on voulait, elle savait écouter. C'était la femme qu'on aimait, dans la famille, le voisinage, tout le monde voulait qu'elle entre quand elle passait en rue. Elle aimait bien s'arrêter dans une maison où l'homme jouait de l'accordéon, la porte ouverte et l'invitait à chanter avec lui. Elle chantait bien, des airs d'opérette entendus à la radio chez ma grand-mère. On disait d'elle: "Oh! Marie, èle a todi bin l' tins!". Elle ne l'avait pas, mais elle le prenait. Elle ne vivait pas stressée comme les femmes d'aujourd'hui; j'ai appris cela d'elle, je travaille à mon rythme, sans me stresser, et si je dois laisser l'ouvrage là, eh bien, il y a un autre jour demain. Avec elle, on aurait aussi bien mangé la soupe à dix heures du soir, si elle était prête à cette heure-là. Elle ne se vexait pas, elle prenait tout en riant; les gamins qui venaient à la maison la blaguaient; il y en avait un qui l'embrassait sur le front puis disait: "Vous ne vous êtes pas lavée aujourd'hui, on voit la place de ma bouche sur votre front!" Et elle: "Mais si, je me suis lavée!" Mes soeurs et moi, on s'amusait à la maquiller, ça ne lui allait pas mais elle se laissait faire.

Je n'ai pas connu de familles nombreuses où les enfants étaient mal élevés; en face, il y avait onze enfants aussi, plus loin, treize, et cela se passait bien. Evidemment, les pères n'étaient pas buveurs; il devait certainement exister ailleurs des cas malheureux.

**Q.: Aviez-vous l'impression que la femme avait un statut inférieur?**

**R.:** Certaines choses m'ont frappée, quand je suis devenue adolescente. Mon frère et encore moins mon père n'aidaient pour rien au ménage; mon grand-père n'aurait pas lavé une tasse. Ma mère préparait des piles de tartines, mon père et nous mangions avant elle, et il ne lui en restait plus. Mon père, les deux pieds dans le coffre de la cuisinière, disait: "Marie, done mi on pô m' toûbak!" et elle lui apportait. Alors je pensais: "Moi, je ne le lui apporterais pas, si c'était mon mari. Et il ferait ses tartines lui-même!" Je n'étais pas féministe mais j'attrapais du caractère, des idées d'avant-garde. J'aimais ma mère et j'ai compris en l'observant que ce n'était pas juste de servir autant, elle qui était tout le temps enceinte. Chez ma belle-mère, c'était encore pis; avec neuf enfants, elle préparait des repas chauds à cinq ou six heures différentes, en fonction des horaires de chacun, et un menu différent pour chacun! Chez nous au moins, on devait manger ce qui venait sur la table. Autour de moi, dans les autres familles, c'était pareil, la femme trinquait beaucoup; j'ai eu l'impression que la femme avait un statut inférieur.

J'ai très vite été au courant des choses de la vie, j'étais l'aînée; je n'ai pas cru longtemps que ma mère "avait mangé trop de patates" quand elle avait un gros ventre; et elle m'a expliqué simplement la vérité. J'allais dans la pièce à côté quand elle accouchait et je l'ai entendu dire à mon père, qui l'assistait toujours: "Assassin!". J'imagine la tête de mon père... C'est un mot qui a dû se répéter souvent, dans les plus fortes douleurs de l'accouchement, mais l'enfant venu, elle oubliait et ils en riaient.

Ma mère se confiait à moi, elle me racontait tout, elle me parlait des gens de sa famille en détail si bien qu'aujourd'hui, je reste la mémoire de notre famille.

**Q.: Aviez-vous des loisirs?**

**R.:** Quand j'étais petite, comme je vous l'ai dit, j'aidais au ménage, mais j'étais libre d'aller jouer, je n'étais pas trop tenue. A quatorze ans et demi, j'ai été travailler à La Lainière; je devais nettoyer la maison le samedi sinon je ne pouvais pas aller au cinéma après. Je versais toute ma paye, on ne me donnait pas grand chose. Je suis

entrée à la J.O.C., où se trouvait aussi mon fiancé que j'avais rencontré à l'usine. Les activités de la J.O.C m'ont permis de côtoyer du monde, de voir autre chose, de sortir de mon cadre; je découvrais que les autres filles étaient exploitées comme moi, je prenais conscience d'idées nouvelles. Je parlais beaucoup avec mon mari de la situation sociale.

**Q.: Et votre mère?**

**R.:** Elle avait encore moins de loisirs que moi. A part la fête de la Chatqueue, où on se rendait en famille, avec une nouvelle robe et un ruban dans les cheveux pour les gamines, un petit tour sur les manèges, c'était tout. Et la radio, à partir de 1945. Achetée à crédit, alors qu'on n'avait toujours pas de machine à laver. Autour de nous, ce type de choix était fréquent. Plus tard, les gens achetaient une télé, alors qu'ils manquaient de confort, de salle de bains ou que sais-je ? et il y avait le même genre de reproche sur ce choix. Mais il faut croire que c'est un besoin important, un peu de loisirs? Surtout après cinq ans de privations de la guerre, on a voulu une radio. D'autres ont réagi différemment.

Malgré tout, on s'amusait bien; ma grand-mère était comique, dans sa façon de parler et ses réactions. Qu'est-ce qu'on a ri avec elle! Elle courait avec un poêlon d'eau autour de la maison après mon frère ou les gamins qui lui faisaient des blagues, elle les poursuivait et les tapait à coup de poêlon à travers la couverture du lit où ils s'étaient réfugiés. Encore aujourd'hui, quand la famille se réunit, dès qu'on se souvient de grand-mère, nous rions beaucoup des souvenirs du passé.

# Le fort de Bonnelles en 1940

## La bataille du fort de Bonnelles en 1940

(La plupart des informations et les extraits du témoignage de Raymond Halkin proviennent de *Michel VIATOUR, Le Fort de Bonnelles, 1890-1940, "La Vie wallonne", tome 59 (1985)*)

*Le fort existait depuis 1888. C'est le général Brialmont qui a eu l'idée de construire une position fortifiée à Liège. Le fort avait coûté 4 millions de francs or (800 millions de francs 1984). En 1914, le fort était armé de façon extraordinaire avec, entre autres, des canons de portée de 9.400 m. La surface totale occupée par le fort était de 8 ha. C'était un fort d'arrêt, qui avait pour mission de retarder l'avance ennemie.*

*Après la guerre 14-18, le fort avait été abandonné, et dès 1927, il était réarmé. Les travaux de rajeunissement durèrent de 1928 à 1932. On y avait adjoint une tour d'aération d'une hauteur de 13 m, équipée d'un manchon télescopique pour capter l'air (par peur des gaz). On a mis en place sept postes d'observation extérieures reliés au fort par une ligne passant par le réseau militaire de Liège.*

*Au 10 mai 1940, le fort a une garnison à l'intérieur et une autre au cantonnement de repos à l'école des Biens Communaux d'Ougrée. La mission du fort est de constituer un soutien à l'infanterie. Le rayon d'action de l'artillerie est alors limité à 5.200 m.*

## Extraits du témoignage de R. Halkin, maréchal des logis, chef de coupole (décédé)

Il (l'officier de service) était déjà debout car l'état-major venait de l'informer par téléphone de l'alerte réelle. C'est donc la guerre, il me donne l'ordre de réveiller la garnison et de faire occuper les postes de combat.

### - Comment s'est passé le réveil ?

(...) Le réveil fut pénible. Après avoir éclairé, je suis accueilli par des grognements de mauvaise humeur et des invectives en wallon bien de chez nous.

(...) Je repasse dans les chambres et je donne l'ordre au personnel de la coupole I d'aller occuper immédiatement leur poste et de tirer les vingt coups de canon à blanc prévus lors d'une alerte réelle, c'est-à-dire seulement en cas de guerre.

### - Pourquoi ces tirs à blanc ?

- Ils étaient destinés à informer les forts d'Embourg et de Flémalle et l'infanterie des environs que nous avons bien reçu le message de l'ouverture des hostilités. (...) Dès que les tirs à blanc furent exécutés, la garnison comprit que c'était la guerre pour de bon, il ne s'agissait plus d'un exercice.

(...) A ce moment, j'ai vu passer de nombreuses escadrilles d'avions allemands à haute altitude.

### - Comment se déroule cette première journée ?

- Avec les six servants, nous sommes restés à notre poste dans l'attente d'ordres de tir, les quatre coupoles ont été rapidement opérationnelles et garnies de toutes les munitions nécessaires. A l'étage supérieur de la coupole, il y avait en permanence, jour et nuit, deux hommes, l'un près du téléphone, l'autre en observation à la lunette panoramique qui permettait de voir à l'extérieur de l'ouvrage. Le reste de l'équipe qui se trouvait à l'étage inférieur de la coupole se reposait sur des caisses à munitions ou vaquait à d'autres occupations.

Dès cette première journée de guerre, tous les habitants de Bonnelles avaient été obligatoirement évacués et le génie militaire faisait sauter deux maisons au carrefour Poitiez. [...]

### - Comment se passe le samedi 11 mai ?

- Rien à signaler à la coupole III au cours de cette journée, la cuisine fonctionne encore normalement. [...]

### - (Le) 12 mai, l'installation des dispositifs de guerre est-elle achevée ?

Pratiquement oui. Une équipe conduite par un officier part en tournée d'inspection dans le village de Bonnelles, abandonné par ses habitants, et ramène au fort des munitions et des équipements divers abandonnés par l'infanterie au cours de son repli. [...] En fin de soirée, nous effectuons nos premiers tirs de guerre contre le port de Tilff, occupé par les Allemands. [...]

### - Le lundi 13 mai, que se passe-t-il ?

- Nous allons tirer à de nombreuses reprises sur différents objectifs et, malgré la fatigue qui commence à se faire sentir, malgré l'exiguïté des locaux, le moral de mon équipe reste excellent. Après les tirs sur le pont de Tilff, occupé par les Allemands, nous apprenons que ceux-ci commencent également à s'infiltrer dans le Bois de Sclessin et que, vers le milieu de l'après-midi, les postes d'observation d'Avister et de Surlemont sont abandonnés. [...]

A partir de ce 13 mai, l'artillerie allemande commence à tirer sur le fort et les cuisines doivent être évacuées (elles se trouvent de l'autre côté du fossé de gorge) et, dès ce moment, nous serons nourris à l'aide de la réserve de vivres prévue pour le temps de guerre. [...]



Toute la journée du 13 se passera en tirs de harcèlement contre l'ennemi. [...]

**- Et pendant la nuit du 13 au 14 ?**

- Nous continuons à tirer selon les instructions du bureau de tir en alternance avec des fusées éclairantes qui nous permettent de surveiller les alentours du fort. Nous ne possédons plus que deux postes d'observation à l'extérieur. Puis, à l'aube, c'est l'accalmie.

**- Cette accalmie va-t-elle se prolonger ?**

- Malheureusement non. Vers 10 heures, l'officier de tir, le Lt. Mélon, nous signale la présence d'Allemands au carrefour Poitiez, ensuite rue du Tige Blanc, ils s'infiltrèrent entre les maisons sous la protection des haies. Nous recevons l'ordre de tirer sur ces objectifs et, semble-t-il, nous causons de grands ravages dans leurs rangs. Nous apprendrons, par les Allemands eux-mêmes et après notre capture, qu'ils avaient perdu environ 300 hommes ! [...]

L'étau se resserre autour du fort et nous avons le sentiment que la bataille décisive est engagée. [...]

**- Que se passe-t-il, le 15 mai, dans votre coupole ?**

- Vers 8 h 30, l'artillerie et l'aviation allemandes reprennent leurs tirs contre la superstructure du fort et nous ripostons. [...]

Nous ne pensions qu'à répondre aux coups; à la lunette de pointage, je voyais les obus allemands éclater ou faire ricochet sur la superstructure de notre coupole et cela produisait un vacarme infernal. Je faisais tirer continuellement en tentant de repérer le canon ennemi qui nous avait pris pour cible, le bureau de tir n'ayant pu que nous donner une direction approximative. Soudain, vers 13 heures, j'aperçois la fumée blanche d'un coup de départ du canon allemand, un réglage rapide en hausse et direction et je commande le feu: trop court d'une dizaine de mètres, nouveau réglage de la hausse et, persuadé de l'avoir au prochain coup, je vais crier "feu", mais l'Allemand a été plus rapide et une terrible explosion retentit dans la coupole, nous sommes touchés et je crie l'ordre de quitter les lieux. Arrivé à la trappe située sous l'échelle en fer qui donne accès à l'étage de l'obusier, je vois le pourvoyeur en munitions qui bloque le passage de descente, il est blessé et tient encore un obus dans les bras. [...] Un autre servent parvient à dégager l'obus des mains de son camarade et nous nous retrouvons au rez-de-chaussée du fort. Mais il me manque un homme, le soldat Félix, je le crois blessé et je demande à un infirmier d'aller le secourir pendant que je vais faire rapport au bureau de tir; en réalité, le soldat Félix a été tué, mais je ne le saurai que plus tard. [...]

**- Comment êtes-vous reçu au bureau de tir ?**

- Je vois le commandant Charlier, je lui annonce que la coupole III est détruite et qu'il y a deux blessés. Le commandant me dit: "Et bien Halkin, les coupoles I et IV ont déjà subi le même sort que la vôtre, plusieurs hommes sont blessés et le maréchal des logis Louis, chef de la coupole IV est tué, ainsi que le soldat Cluson", le commandant ajoute encore "Félicitez vos hommes". [...]

**- Avez-vous eu peur pendant ces quelques jours ?**

- Oui, j'ai eu peur, mais pas pendant l'action proprement dite. [...] Ce ne sera qu'après la destruction de ma coupole [...] que, en réfléchissant aux heures précédentes, à ce qui aurait pu m'arriver, que je me suis trouvé en état de choc dépressif pendant environ trois heures. [...]

**- Voici le dernier jour de combat au fort, mais vous ne le savez pas encore.**

- [...] (Des) fissures apparaissent dans les murs, des morceaux de béton se détachent des voûtes. [...]

*Note de J. Robert:*

*Le dernier jour des combats, la coupole II était encore intacte. Mais lever la petite coupole durant le jour la condamnait à être détruite. Les volontaires qui l'occupaient attendirent l'aube pour tirer tous azimuts en boîtes à balles sur les Allemands qui étaient à découvert dans les barbelés; ceux-ci sont fauchés en quelques minutes et leurs pertes sont importantes. Le chef de coupole, le maréchal des logis Jacobs restera dans les mémoires des anciens du fort. Après son exploit en tant que chef de coupole, il sera prisonnier, reviendra en Belgique pendant la guerre et s'engagera dans la Résistance. Il sera surpris par l'ennemi en plein sabotage d'un pylône, passera en Conseil de Guerre et sera fusillé à la citadelle le 11 janvier 1944.*

*Vers 10 h 30, le commandant Charlier réunit le conseil de défense et malgré l'avis contraire des autres officiers, il décide de continuer la lutte: il reste une coupole, des armes et des munitions. Cependant, il décide que seuls des volontaires resteront pour assurer l'ultime défense du fort et que le reste du personnel sera évacué par la tour d'air avec mission de tenter de rejoindre l'armée en campagne. Vain espoir, car pratiquement tous seront faits prisonniers dès leur sortie du fortin [...] Le maréchal des logis Halkin sera parmi les quelques 25 volontaires restant autour du commandant.*

Un défenseur signale au commandant qu'il vient d'apercevoir des Allemands dans les fossés. Nous allons les recevoir, dit le commandant, et, à peine a-t-il dit ces paroles, qu'une explosion d'une violence inouïe retentit, soufflant tout sur son passage, je tombe sur les genoux,

la lumière disparaît et les couloirs s'emplissent d'une poussière très dense, je ne vois plus à 50 cm. [...] (Le) corps du commandant Charlier [...] se trouvait à l'entrée du local où je me trouvais, à moins de 3 mètres de moi ! [...]

Les portes blindées à l'entrée du fort étaient arrachées. J'apprendrai par la suite que des pionniers allemands y avaient fait exploser une très forte charge de dynamite. [...]

Nous sortons du fort pour la première fois depuis six jours, éblouis par le soleil, en état de choc causé par la formidable explosion, nous nous dirigeons dans le fossé vers le saillant III les bras levés. Des glacis et de la superstructure du fort, des Allemands nous jettent des pierres. Le soldat Georges Joassin, blessé et brûlé, est odieusement abattu d'une rafale de mitrailleuse, car il ne levait pas assez vite les bras ! [...]

La bataille du fort de Boncelles est terminée, il n'a pas hissé le drapeau blanc de la reddition: c'est le seul fort de la position fortifiée de Liège qui ne se soit pas rendu [...].

## Joseph Robert

### Le sort de la garnison au repos à l'école des Communaux d'Ougrée

Au 10 mai 40, le fort a une garnison à l'intérieur et une autre au cantonnement de repos. L'équipe au repos (trois pelotons d'environ cinquante hommes) reçoit l'ordre de prendre un train à Liers pour rejoindre Malines. Elle devait être équipée d'un matériel, stocké à Malines, pour former un régiment d'artillerie de campagne.

A Boncelles, les Allemands mettent en œuvre une autre technique : des canons de 88 mm qui ont été mis en batterie dans le village voisin durant la nuit s'attaquent aux tourelles dès qu'elles s'élèvent pour contre-battre le tir des canons de 150 mm qui bombardent le fort. En quelques minutes, trois des quatre tourelles sont mises hors de combat. Les Allemands attaquent alors mais ils sont repoussés par les mitrailleuses du fort. Afin de les dissuader d'attaquer de nouveau durant la nuit, le commandant du fort, le commandant Numa Charlier, demande à Evégnée et Fléron d'en battre les abords. Avec un équipage de volontaires, le commandant Charlier sert lui-même toute la nuit la seule tourelle en état de service, la tourelle II.

A Boncelles, vers 10 h 30, le commandant Charlier réunit le Conseil de Défense. Tous les officiers présents déclarent que le fort n'est plus en mesure de se défendre, mais le commandant Charlier n'est pas de leur avis : la tourelle II est toujours en état de tirer et le

système de ventilation fonctionne parfaitement. Il demande alors des volontaires pour servir les armes encore en état. Vingt-cinq hommes se portent volontaires et le commandant Charlier laisse les autres libres de quitter le fort. Ils tentent de le faire via la tour d'aération mais sont tous pris quelques centaines de mètres plus loin par les Allemands. Les soldats de la 251. *Infanterie-Division* profitent de la confusion qui fait suite à une attaque des Stukas et, vers 11 h, ils réussissent à s'approcher de Boncelles ; ils gagnent bientôt le massif au centre du fort. Ils jettent des grenades dans le puits des tourelles endommagées et font exploser une forte charge au-dessus de la porte d'entrée. L'explosion de cette charge tue le commandant Charlier et contraint le reste de la garnison à la reddition. Il est 12 h 30. Boncelles a été pris de vive force. La commission des Forts a déterminé que la défense du fort de Boncelles a été exemplaire.

39/45 Magazine, n°83, mai 1993 (doc. M. Happaerts)

Elle franchit la Meuse et se retrouve à Liers où attendent... six à huit mille personnes ! Un train devait partir à 16 h. On a traversé une bonne partie de la Belgique pour aboutir à Woumen, où les trois pelotons se sont regroupés, avec des pertes en chemin. De là, on est entré en France. A Abbeville, on a subi un bombardement mémorable, dans des camions réquisitionnés, pendant une heure à une heure trente. L'image la plus catastrophique que je retiens de ce bombardement est l'hospice dans lequel des vieux avaient des jambes, des bras coupés, étaient éventrés, etc. On a évité l'offensive à quelques minutes près en traversant la Somme. On a été tranquilles pendant six à sept jours. Puis, j'ai embarqué à Forges-les-Eaux, avec vingt hommes de mon peloton et on est arrivé dans le Midi de la France. Tout le monde était dispersé en France. Après quelques péripéties, je suis rentré

le 21 juillet avec un seul compagnon, ayant été prisonnier une nuit. Dès décembre 1940, je me suis engagé à l'Armée Secrète (groupement de résistance dissous en octobre 1944).

### Un commentaire de Joseph Robert

Après la guerre, le fort a été vendu à la commune de Seraing. Celle-ci a cédé des parcelles sur le glacis (entre la route et le fossé). Il reste comme souvenir la rampe d'accès et la tour d'air. L'intérieur du fort est resté dans l'état où on l'a quitté en 1940 (le massif central).

Il est question que la commune donne la possibilité d'organiser la visite des galeries. J'espère que ce projet se réalisera bientôt.



Fort de Boncelles en mai 40: des prisonniers (collection Viatour, archives allemandes)



Fort de Boncelles en mai 40: des prisonniers (collection Viatour, archives allemandes)



Deuxième enterrement du commandant Charlier (collection Viatour)



Prisonniers du fort de Boncelles devant l'église et le presbytère de Boncelles  
(collection Viatour, archives allemandes)



Le lieutenant-médecin Mousny interrogé par un officier allemand  
dans le fossé du fort, face aux cuisines (collection Viatour, archives allemandes)

## **Souvenirs de Mme H. Muders**

### **La prise du fort de Bonnelles et la guerre**

On habitait dans le trou du Moulin (près de la rue du Tige Blanc, de la rue du Moulin, et plus haut, de la rue Justice). Au carrefour, à la Croix, se trouvait la pompe à eau; elle était plus grosse que celle de la Pompe aux Ramons. Pour aller à la Chatqueue, rue du Fort, chez ma grand-mère, on me mettait sur un gros bouvier et on traversait le bois Marchandise. Le chien venait me rechercher.

Le 10 mai, pendant qu'on lessivait avec la machine, Maman pleurait: "C'est la guerre". Au bout de la rue du Fort (qui est maintenant la rue Commandant Charlier), il y avait cinq ou six maisons. Le fort les a fait sauter, ainsi que la pointe du terri. On entendait tirer.

Quand les Allemands sont arrivés, ils ont rassemblé tous les gens de Bonnelles qu'ils pouvaient et nous ont rassemblés rue de l'Eglise. Ma vieille grand-mère, qui se rappelait la guerre 14-18, pleurait: "Ils vont nous fusiller". En nous tenant en joue, les Allemands nous ont ensuite conduits à Plainevaux, dans une ferme. Là, à plus de cinquante personnes, on dormait dans la paille et le foin. On n'a jamais si bien mangé pendant les quatre ans de guerre! De la soupe au riz avec de gros morceaux de viande dedans. J'avais neuf ans.

Quand on est rentré chez nous, la rue de la Vecquée était coupée en deux à cause d'un gros trou de bombe. On est redescendu par les prés. A la maison, on a trouvé des poules égorgées, des lapins, des poussins tués, le linge hors des armoires. On nous a dit que c'était des gens du bas de la Vecquée. Je me rappelle d'ailleurs que deux personnes de la Chatqueue, un homme et une femme, ont été fusillés à Bonnelles, ils avaient sans doute volé.

On est allé habiter rue du Fort, chez ma grand-mère, dans les baraquements. On dormait sur des matelas, à terre. Les baraquements ont été cernés plusieurs fois par les Allemands, ils entraient de tous côtés, on ne pouvait se sauver. Ça m'a vraiment marquée.

Mes parents ont fait de la résistance; parfois, je doublais de volume quand on me bourrait d'argent et de timbres... Je portais les timbres et l'argent rue Petit Mont et rue des Six Bonniers. Deux compagnons de mon père ont été fusillés: M. Loyens, de la rue des Muguets et M. Hendrickx, de la rue du Désert. Ma tante, mon oncle et leur fille de dix-huit ans ont été déportés en Allemagne, ils ont été dénoncés comme résistants; mon oncle n'est pas revenu, mais on a reçu deux actes de décès, un de Buchenwald et un autre de Dachau.

Mon père a travaillé chez Michiels et aux Six Bonniers. Il partait souvent en Ardenne pour la résistance. On manquait de tout. Quand il revenait, il allait tondre et on mangeait des petits oiseaux. Pour pouvoir s'acheter un pain, on revendait du sucre à 100 F. Une fois, lorsque le marchand de pain du bas d'Ougrée, M. Servais, est remonté avec sa charrette, des jeunes et des adultes l'ont renversé et ont volé les pains; on n'a rien fait à l'homme, mais on avait faim. Un veau a même été volé à la ferme "A la rodje cinse", le voleur, qui avait distribué des morceaux à Pierre et Paul, a été mis en prison.

Pendant les robots, on se mettait sous la table, tous serrés (comme les baraquements étaient en planches, le risque était moins grand qu'avec des briques). Le danger était permanent. Quand on faisait la file chez le boulanger Noben dès 5 h du matin, et qu'il y avait une alerte, on enlevait la plaque d'égout et on sortait au Moulin Boland.

Comme il y avait de la neige, on descendait en traîneau jusqu'à la rue Delbrouck; si on entendait le bruit d'un robot, on se mettait dans le talus. Pour finir, on est allé dans une cave de grand-mère, mais on s'en allait pour jouer au traîneau.

## **Souvenirs de Léon Grandjean**

### **La guerre de 1940**

*Nous avons reçu le témoignage d'un Ougréen, M. Grandjean, qui était responsable d'un poste d'observation dépendant du fort de Flémalle. Nous en citons de larges extraits, parce qu'il complète l'information que nous publions sur le fort de Bonnelles.*

[...] J'arrive au fort de Flémalle où je retrouve les copains de mes anciens rappels. [...] On a donc décidé d'occuper les postes d'observation. Il y en a un sur le fort lui-même, au centre des coupoles, un au château de Chokier, un surplombant la gare de Flémalle-Haute, désigné par la couleur du sol "Les terres Rouges", un sur les hauteurs de Jemeppe, faisant face au pont de Seraing. (...)

Ma belle-mère, Mme Bay, habitait non loin du P.O. (poste d'observation) "Terres Rouges" et c'est là que je fus envoyé. L'effectif se composait d'un sous-officier (moi), d'un brigadier et de trois soldats. Une ligne

téléphonique fut rapidement montée pour nous relier au fort; nous disposions d'un cercle de visée (un théodolite en réduction), de deux paires de jumelles, d'un carnet d'observatoire, de la carte de la région et du téléphone; comme armement, chacun était en possession d'un fusil Lebel modèle 1889 et d'une soixantaine de cartouches. On nous fournit un peu plus tard une planchette avec alidade (pour viser) et du papier millimétré, sur lequel on nous demanda de faire le croquis panoramique de la région que nous observions. [...]

Le 10 mai vers 5 heures, le téléphone sonna. Il se trouvait dans la chambre qui était occupée par les soldats. L'un d'eux arrive épouvanté en me disant: "Maréchal des Logis, il y a une alerte *vraie* !" Je n'avais jamais utilisé ni entendu cette expression qui ne voulait rien dire pour moi, mais dont on avait donné la signification inquiétante aux plus jeunes classes. Cela voulait dire que nous étions en guerre. Je ne pouvais en croire mes oreilles: quelques heures après l'euphorie du rétablissement des congés, était-il vraisemblable que nous soyons plongés dans ce conflit ? Ce n'était pas une plaisanterie de mauvais goût. Avec mes hommes, nous regagnâmes le P.O. distant de trois à quatre cents mètres. [...]

La journée du 10 se passa en discussions, en écoute de la radio belge qui nous apprit que le fort d'Eben-Emael, réputé imprenable, était tombé aux premières heures du jour, et donnait la liste de quelques villes qui avaient été bombardées. Le moral, faut-il le dire, était au plus bas, mais nous demeurions au poste. Ce qui nous paraissait bien loin des opérations militaires. Le 11, au matin, nous eûmes le spectacle du pont-barrage d'Ivoz-Ramet qui sautait. On sentait que la radio ne racontait pas tout, aussi les bruits les plus contradictoires se répandaient. Mon collègue, l'observateur du P.O. Chokier, me fit savoir que les troupes allemandes se trouvaient aux Awirs, non loin de son P.O. [...]

Ce soir du 12 vers 18 h, nous vîmes arriver un monsieur d'un certain âge, un inconnu qui se hâtait vers nous. Comme il est de rigueur, nous le sommâmes de s'arrêter en pointant vers lui nos carabines (j'ignore même si elles étaient chargées). L'homme, inquiet, nous cria: "Ne tirez pas ! Je suis le père de l'observateur de Chokier. Son poste est tombé. Les hommes ont vu surgir les soldats allemands, à dix mètres devant eux; ils se sont enfuis en abandonnant tout leur matériel. Comme mon fils vous avait promis de vous tenir au courant des événements et n'ayant pu vous téléphoner, il m'envoie vous informer". Je remerciai le brave messenger et téléphonai au fort [...]. La prise du P.O. de Chokier avait fait tomber aux mains de l'ennemi tout le matériel, dont le "carnet d'observatoire" dans lequel (imprévoyance de nos chefs) se trouvait la mention: "Liaison avec les autres P.O.", suivie de l'itinéraire pour atteindre, entre autres, le nôtre. J'étais repéré. [...]

Dans la journée, le chapelain des Trixhes [...] vint nous annoncer que le bruit courait qu'un Etat-Major allemand se trouvait au château de Lexhy (Horion-Hozémont). Je me trouvais devant un cas de conscience qui dura trois ou quatre secondes. Je présumais que mes parents et ma soeur avaient quitté leur domicile pour se réfugier à Hozémont. Le château de Lexhy était assez éloigné de l'église et du presbytère: je n'avais donc pas à hésiter sur la conduite à tenir en l'occurrence. Je prévins donc le fort: "De source civile, il y aurait un E.M. allemand au château de Lexhy, coordonnées..." Il faut toujours déterminer un objectif par des coordonnées géographiques. Mais en ce qui concerne le fort, tous les points marquants du paysage ont été repérés de longue date et sont même indiqués par un trait sur la circulaire graduée, dans chaque coupole. La communication fut interrompue, mes détails étant superflus. Aussitôt le téléphone raccroché, nous entendîmes, au-dessus de nos têtes le sifflement des obus qui partaient vers Lexhy. [...] Le tir n'avait pas atteint le château, mais seulement le parc où campaient les soldats. [...]

Vers l'après-midi, nous aperçûmes, sur l'autre rive de la Meuse, des soldats allemands se déplaçant à la queue-leu-leu en longeant les haies bordant les prés. [...] Je téléphonai au fort pour annoncer l'entrée en scène de ces nouveaux personnages. La réponse que je reçus, je le répète, des plus hautes autorités de l'E.M. (état-major) du régiment, n'avait plus rien de militaire: "Grandjean, tu es assez grand pour te débrouiller. Si tu peux rejoindre le fort avec tes hommes, viens-y. Si tu ne le peux pas, quitte ton P.O. et disparais dans la nature". C'était presque impensable, mais c'était une réponse raisonnable. Repartir vers le fort, c'était nous suicider, car le poste de mitrailleuse, situé au-dessus du fort, était en proie à l'énerverment et à la peur. Pendant la nuit, l'ennemi avait tiré sur eux au moyen d'un petit canon de 22 et tué un homme. La seule solution était de partir. Après avoir dissimulé tout notre matériel, nous prîmes le chemin de la maison. Nous avons tous, enfreignant les ordres reçus, un costume civil. [...] Pour moi, la guerre était finie.

---

## **ANNONCES**

**Il reste encore quelques exemplaires des revues n°5, 6 et 7.**

**Revue n°5: Les fêtes de quartier, Le théâtre en wallon, Les soins de santé et vieux remèdes, etc.**

**Revue n°6: L'antoinisme, Le théâtre en wallon (suite), Jeunes et travail, Saint-Nicolas, Les hôpitaux, etc.**

**Revue n°7: Le Val-Saint-Lambert, Seraing-Radio, Histoires de jeunes, etc.**

**La revue n°9 contiendra entre autres un dossier sur le petit commerce; la suite des dossiers sidérurgie et femmes au quotidien.**

**La revue n°10, la dernière de la série, proposera entre autres un dossier sur les mines.**

---



Fort de Boncelles, mai 40: des prisonniers devant la tour d'air (collection Viatour, archives allemandes)

*Si vous avez des documents ou des souvenirs sur ces sujets, faites-le nous savoir. Si vous avez des renseignements intéressants sur un autre sujet, il sera peut-être possible de les utiliser dans une des deux prochaines revues.*

Un numéro spécial, contenant la pièce de théâtre "Le trésor d'Adrien" et la nouvelle de Luce Minet qui en est à l'origine, sortira à l'occasion des "Rendez-vous de la Mémoire de Seraing" (voir page 2). Ce numéro ne sera pas mis en librairie. Il peut être obtenu par commande au prix de 110 F (frais de port compris).

---

#### **Sommaire**

Les rendez-vous de la mémoire de Seraing .....	2
La sidérurgie.....	3
Divers.....	26
Des femmes au quotidien.....	30
Le fort de Boncelles en 1940.....	40